

~~128087~~  
Ch. 790/103.

LE COUVENT,

OU

HISTOIRE

DE SOPHIE NELSON.





LE COUVENT,

OU

HISTOIRE  
DE SOPHIE NELSON.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

---

DEUXIEME PARTIE.

---



A L O N D R E S ,

*Et se trouve, A P A R I S ,*

Chez BRIAND , Libraire , Hôtel de  
Villiers , rue Pavée-Saint-André-  
des-Arcs, N<sup>o</sup> 22.

---

1 7 8 9.

RECOUVERT.

HISTOIRE

DE SOCIÉTÉ NATIONALE

TRADUCTION

DE L'ANCIEN



ANCIEN

DE L'ANCIEN

DE L'ANCIEN

DE L'ANCIEN

DE L'ANCIEN

DE L'ANCIEN

DE L'ANCIEN





# LE COUVENT,

O U

## HISTOIRE DE SOPHIE NELSON.

---

### LETTRE PREMIERE.

*Le capitaine Stanhope à M. Villiers.*

**U**N E nouvelle manœuvre de Woodville ! il vient d'emmener à Londres ma Sophie , sa précieuse épouse & ses filles. Dieu fait quel est son dessein; pour moi, je ne puis lui en soupçonner d'autre que d'é-

*II. Partie.*

A

loigner sa niece de moi , puisque la saison n'est pas encore assez avancée pour jouir des plaisirs de la capitale.

Quelles que soient ses raisons , je pars ; l'on prépare mes chevaux , & je verrai sous peu de jours la beauté qui m'enchanté ! je suis interrompu... Voici une lettre :

Georges , il faut que je prenne une autre route ; la lettre est de l'intendant du lord Mortimer.

Mon oncle est malade & veut me voir le plus tôt possible... Plût au ciel que je pusse me partager ; alors une partie de moi-même suivroit Sophie , tandis que l'autre moitié prendroit la route de Mortimer-Park.

Mais comme nous ne sommes plus au temps des miracles , il faut que je me rende chez mylord. Le devoir , la tendresse & la recon-

( 3 )

noissance, tout exige de moi une  
obéissance implicite à ses ordres.

Il m'a envoyé sa chaise de poste,  
& a fait préparer des relais sur la  
route.

Adieu ! je vole dans ses bras !

EDOUARD STANHOPE.





## L E T T R E I I.

*Le même au même.*

CESSEZ de vous étonner de mon silence , mon cher Villiers ; lord Mortimer a été , & est encore si mal que les médecins commencent à désespérer de son rétablissement.

Sa conduite m'affecte fortement... Il ne veut rien prendre que de ma main , & peut à peine supporter un instant mon absence. On m'appelle , .....

Lord Mortimer va beaucoup plus mal. Le docteur L , .... qui dit fort simplement sa façon de penser pour un disciple de Galien , prétend que la nature est épuisée , & qu'il ne peut pas aller plus de quinze jours.

Cette nouvelle m'a affecté plus

( 5 )

que je ne m'y attendois. Le bon lord m'a témoigné tant de tendresse , depuis mon arrivée , que je ne puis songer à sa fin sans éprouver la plus vive douleur.

Georges , si je disois cela à tout autre que vous , je serois bien sûr de faire soupçonner ma véracité , car il est peu de jeunes gens au monde qui ne sacrifiasse volontiers cinquante vieux parens s'ils devoient hériter d'une fortune aussi considérable.

Je suis interrompu encore une fois ! je vous envoie cependant cette lettre , quoiqu'elle ne soit pas finie. Adieu.

E. S.



A 3

---

---

L E T T R E I I I.

*Le même au même.*

**L**A prédiction du docteur L.... s'est vérifiée!... Il y a quatre jours que mon oncle a expiré dans mes bras... Cet événement a fait tant d'impression sur moi que j'ai été absolument hors d'état d'écrire jusqu'ici.

Les domestiques & ses vassaux ne sembloient pas partager ma douleur, mais tous seront réunis pour venir adorer l'astre naissant. Ils espèrent sans doute que je ferai plus généreux que mylord, & ils ne se trompent pas.

Le feu de la jeunesse est incompatible avec cette parcimonie si naturelle à la vieillesse, & j'ai



toujours cru que le plus grand plaisir que pussent procurer les richesses , étoit le pouvoir de les disperser à ceux qui le méritent.

Les domestiques de mon oncle ont témoigné trop d'avarice & trop d'insensibilité pour être rangés dans cette classe... J'ajouterai quelque bagatelle à leurs legs ; mais ils ne doivent pas attendre davantage.

Le testament a été ouvert hier en présence de quelques gentilshommes du voisinage. Combien j'ai été pénétré de reconnoissance en entendant les dispositions qu'il renferme ! Je suis nommé seul exécuteur & héritier de toute sa fortune , réelle & personnelle , excepté mille livres sterling de rente à ma mere , & vingt mille livres à Louise.

Je suis riche actuellement au-delà de tout ce que je pouvois espérer ; les biens que je possède se montent

à dix-sept mille livres sterlings de rentes , & j'ai devant moi une somme prodigieuse d'argent comptant. Cette extrême opulence ne dérangera-t-elle pas ma tête ou mon cœur ? Non , Georges , je puis répondre de l'une & de l'autre. La première cependant sera exposée à une épreuve bien plus forte ... Ma Sophie .... mon idole .... mon ame ... ma divinité ... Elle fera ... oui , elle fera à moi.

Point de vos doutes , Georges ; elle fera à moi , je l'ai décidé. Si , par un principe d'honneur mal entendu , bisarre & romanesque , elle peut hésiter un instant à abandonner sa fortune & son ame ( a ) à ce coquin de Woodville pour m'apporter le trésor le plus précieux ... le cœur de mon amante .... oui ,

---

(a) Voyez Gilblas.

J'en atteste le ciel... je l'enleverai.  
 Elle m'aime, je l'aime, pourrions-  
 nous manquer d'être heureux !  
 Adieu.

---

# LETTRE IV.

*Lady Morden à Miss Craven.*

**B**ON Dieu ! ma chere Lucie, je  
 suis dans une agitation extrême. Ce  
 misérable Woodville !... que peut-  
 il avoir fait de ma Sophie... de  
 ma chere, de mon aimable amie ?  
 Plût au ciel que j'eusse le pouvoir  
 de le punir comme il le mérite !

Mais je devrois me rappeler que  
 vous ignorez encore la cause de ces  
 expressions incohérentes.

Vous saurez donc, ma chere  
 miss Craven, que j'écrivis à So-  
 phie aussi-tôt après que je pus



la soupçonner arrivée à la ville. Contre sa ponctualité ordinaire, je ne reçus pas de réponse à ma lettre. Ce retard cependant ne m'alarma pas en ce qu'il pouvoit être occasionné par un délai de la poste... J'écrivis deux autres lettres, toujours avec aussi peu de succès. Mes craintes alors devinrent violentes, &c, pour les dissiper, je dépêchai un courier à la ville, avec ordre de voir miss Nelson elle-même s'il étoit possible.

Il est revenu d'hier soir ; mais jugez de mon étonnement, ma chere Lucie, lorsque j'appris les détails suivans :

Aussi-tôt en arrivant à Londres, je suis allé chez M. Woodville, conformément à vos ordres. Je demandai au domestique, qui vint m'ouvrir la porte, à parler à la femme-de-chambre de miss

Nelson, ajoutant que j'avois une lettre pour sa maîtresse : — « Vous auriez pu vous épargner cette peine, me répondit-il brusquement, parce que ni la maîtresse ni la femme-de-chambre ne sont ici. » — « Alors il faut, dis-je, que je me sois trompé de maison, car on m'avoit dit que miss Nelson demeurait chez M. Woodville ». — « Non, non, s'écria mon homme, vous ne vous êtes pas trompé du tout à cet égard. C'est ici que demeure M. Woodville, & miss Nelson demeurait chez lui, mais à présent elle est dans une autre espèce de logement ». — Je le priai alors de me donner son adresse. — Si je vous la donnois, me dit-il, je crois que vous ne vous soucieriez pas beaucoup d'aller la chercher. — Je le priai de s'expliquer plus clairement, mais sans pouvoir en arracher un mot de

plus , & il me ferma la porte au nez. Fâché de ne pouvoir exécuter vos ordres , milady , je marchai devant moi , sans trop savoir où j'allois , quand je vis miss Watfon traverser la rue. Je l'appellai , elle se retourna , & témoigna beaucoup de joie de me voir. Je lui contai l'affaire qui m'amenoit à la ville. Hélas ! s'écria-t-elle , en m'interrompant , il n'y a que Dieu qui sache ce qu'est devenue ma chere maîtresse ! Elle me conta alors , qu'à leur départ de Woodville-Hall on l'avoit envoyé à la ville avec un autre domestique , dans une chaise de louage , & que miss Cassandre , sa mere , & miss Eléonore étoient arrivées quelques heures après. Je demandai à miss Eléonore ce qu'étoient devenus ma maîtresse & M. Woodville ? Pour toute réponse on me reprocha ma curiosité & mon



impertinence. Le lendemain on me fit monter ; & miss Eléonore me disant de songer à ma conduite de la veille , m'apprit qu'on ne me laisseroit pas plus long-temps auprès de miss Nelson, & m'offrit le paiement de mes gages... Je refusai de prendre l'argent , & je quittai la maison comme on me l'avoit commandé.

« Voilà , milady , où en sont les choses. Depuis cet instant, la pauvre Watson n'a ni vu ni entendu parler de sa maîtresse , quoiqu'elle ait souvent rôdé autour de la maison » .

Tel fut le rapport de mon domestique. Juste ciel ! comment vous peindre mon émotion pendant son récit ?

Lorsque lord Morden , qui étoit sorti en cet instant , rentra , il me trouva dans la plus grande désolation : « — Mon amour , ma chère Marie , dit - il en me prenant la

main, pourquoi êtes-vous si agitée? — J'avois le cœur trop plein pour lui répondre. Il recommença la question, & mon pere se mit en devoir de lui répondre; mais je l'interrompis brusquement.

« Il l'a assassiné! le scélérat a assassiné mon amie... ma sœur... ma chere Sophie!... il l'a assassiné pour s'emparer de sa fortune »! En effet, Lucie, cette idée avoit fait sur mon imagination une impression si vive, que je croyois presque la voir étendue à mes pieds sans vie & sans mouvement.

Les argumens du lord Morden me firent enfin à changer d'opinion. Toujours bon, toujours obligé, il est parti aujourd'hui pour Londres, afin d'essayer s'il ne pourra pas découvrir quelque chose. Adieu, Lucie... ma tête est presque aliénée...

Je reçois à l'instant une lettre de

M. Williers ; son oncle n'est plus , & M. Stanhope est devenu lord Mortimer. Ah ! mon Dieu .... pourquoi cela n'est-il pas arrivé plus tôt !

---

## LETTRE V.

*Lord Mortimer à M. Williers.*

**J**E vous écris un mot pour vous dire que , mercredi prochain , j'espère vous embrasser vous & ma Louise.

J'ai enfin terminé mes affaires ici , le ciel fait avec quel plaisir ... car , outre le desir que je sens de voir ma Sophie , &c. &c. , j'ai toujours eu une aversion bien sincère pour la lecture de vieux titres , moisés & de parchemins rongés des vers. Je ne crois pas que l'on ait jamais vu une collection pareille à



celle qui s'est trouvée dans le cabinet de mon oncle. Papiers utiles & inutiles , tout étoit pêle-mêle , couvert de poussière & de toiles d'araignée ; en un mot , c'étoient les étables d'Augée à nettoyer ; je l'ai fait quoique pourtant je ne sois pas un Hercule.

J'ai renvoyé la plupart de mes domestiques , & j'ai laissé la direction des autres à un vieux intendant à barbe grise , qui ne me paroissoit pas très-content de changer un maître , qu'il avoit servi si longtemps , pour un autre qu'il connoissoit à peine.

Mais parlons de choses plus intéressantes . . . Je passerai deux jours avec vous , après quoi je volerai , sur les aîles de l'amour , vers la métropole. Ma Sophie . . . mon aimable Sophie . . . ah ! laissez-moi me livrer à cette idée enchante-

resse..... Elle fera à moi pour toujours.

Que ses avarés parens partagent entr'eux sa fortune..... en possédant ma Sophie, j'aurai un trésor plus précieux que toutes les mines de l'Indostan !

Je n'ai pas encore reçu de nouvelles de Dick Woodville, qui m'a promis de m'écrire aussi-tôt qu'il feroit arrivé à Londres. Peut-être ses lettres ont-elles été interceptées.... Mais pourquoi m'épuiser en conjectures, quand je suis si près du dénouement ! Adieu....



## L E T T R E VI.

*Lady Morden à Miss Craven.*

**L**ORD Morden est revenu , sans avoir pu se procurer de renseignemens satisfaisans sur le compte de mon amie ; aussi-tôt en arrivant à Londres , il prit le chemin de Grosvenor-square , & fut reçu dans un salon , où étoient Messieurs Woodville , ses filles , & un jeune homme d'assez triste figure , habillé d'une maniere fort burlesque.

Le titre de mylord le précédoit , & lui assuroit une réception civile , si elle n'étoit pas amicale. D'après les descriptions de Sophie , il devina tous les divers personnages , excepté le jeune homme. . . . . Madame



Woodville paroissoit anéantie sous le sentiment de sa première obscurité..... Miss Eléonore jouoit tous ces airs ridicules & impertinens, que les gens affectent en présence de leurs supérieurs, pour se donner plus d'importance, & qui produisent toujours un effet contraire. Le jeune homme intimidé, & fort embarrassé de sa contenance, étoit assis de côté sur sa chaise..... En un mot, Cassandre seule paroissoit immobile, & conservoit sa gravité ordinaire.

« Peut-être, madame, dit mylord à madame Woodville, après avoir salué tout le monde, peut-être ferez-vous surprise de recevoir la visite d'un homme qui vous est absolument étranger; mais mon nom ne vous est pas inconnu, & vous n'ignorez pas non plus l'amitié qui subsiste entre miss Nelson & lady

Morden ; c'est pour la satisfaction de cette dernière que je viens ici : elle a écrit trois fois à miss Nelson, depuis son départ de Woodville-Hall, sans avoir reçu de réponse à aucune de ces lettres , ce qui la surprend & l'inquiete également. L'exprès qu'elle avoit chargé de la dernière, est revenu lui faire un récit fort étrange , & auquel on ne conçoit rien ; que miss Nelson ne demeurait plus ici , & que votre domestique avoit refusé de lui donner son adresse actuelle. Peut-être, madame , est-ce une méprise de la part de vos gens , & je ne doute pas que vous n'ayez la bonté de me dire, où je pourrai avoir l'honneur de voir miss Nelson „.

En vérité, en vérité, balbutia madame Woodville, qui paroissoit n'être instruite qu'à moitié ; en vérité , mylord..... je n'en fais

rien... mon mari... M. Woodville  
au moins , pourra je crois , vous le  
dire , s'il lui plaît » .

« S'il lui plaît , madame ! ... &  
pourquoi ne lui plairoit-il pas ?  
Nous sommes ici dans le séjour de  
la liberté ; & M. Woodville , quoi-  
que tuteur de miss Nelson , ne peut  
contraindre ni sa personne ni son  
inclination ; qu'il prenne garde de  
ne pas abuser du pouvoir que lui  
donne la loi » .

« Mylord dit ces mots d'un ton  
si décidé qu'il fit trembler madame  
Woodville : Monsieur ... mylord ,  
dit-elle , en tremblant , je ne saurois  
vous dire ... quand mon mari ,  
M. Woodville , veux-je dire , est  
parti pour la France ... »

« Mon dieu , madame , dit miss  
Éléonore en l'interrompant avec  
précipitation , je ne fais pas quel  
droit lord Morden ou tout autre



pourroit avoir d'exiger qu'on ne pût disposer de ma cousine sans leur participation. Je présume que papa peut faire ce qu'il lui plaît, sans être obligé de rendre compte à des gens qui n'ont rien à lui dire... Je suis bien sûre qu'il n'a pas besoin des avis du lord Morden, ni de ceux de son épouse, pour savoir la conduite qu'il doit tenir avec sa niece».

« Taisez - vous , Éléonore , dit Cassandre , d'un ton impérieux , nous ne devons pas traiter mylord avec une telle grossièreté , qui ne déshonorerait que nous seuls » .

Lord Morden fit une inclination , & la remercia , en souriant , de la générosité avec laquelle elle vouloit bien parler en sa faveur. Il sortit au bout de quelques minutes , convaincu que miss Éléonore étoit aux aguets pour empêcher sa mere de

suivre son ingénuité , & de confesser la vérité.

Bon Dieu , Lucie ! mylord vient de recevoir un court billet de M. Villiers , qui lui marque qu'il passera à Morden-Place avec lord Mortimer , en se rendant à la ville. Comment lui apprendrai-je la funeste nouvelle. Aidez-moi de vos conseils , ma chere Lucie ! Mais j'oublie qu'ils doivent être ici , avant que vous n'ayez pu recevoir cette lettre. Je ne fais ce que je dois faire. Adieu.



## L E T T R E V I I.

*La même à la même.*

M A C H E R E L U C I E ,

Votre lettre (1) prouve également la bonté de votre cœur, & la force de votre amitié pour Sophie ; mais je ne m'y arrêterai pas davantage, sachant que vous devez être impatienté d'apprendre comment lord Mortimer supporte sa disgrâce.

J'étois assise dans mon cabinet de toilette, livrée à des réflexions peu agréables, lorsque le bruit d'une voiture fit battre mon cœur avec plus de force. Au bout de quelques minutes, ma femme-de-chambre

---

(1) Cette lettre ne se trouve pas.



vint m'apprendre l'arrivée du lord Mortimer & de M. de Villiers. « Où sont lord Morden & mon pere ? demandai-je précipitamment. » — Je crois, madame, qu'ils se promènent dans le bois, car je leur en ai vu prendre le chemin.

Je lui ordonnai de les envoyer chercher par un domestique, &, d'un pas tremblant, je descendis au fallon.

Ces messieurs accoururent à moi au même instant, & nous passâmes quelques minutes à nous faire des complimens réciproques; mais l'impatient Mortimer s'écria bientôt en me prenant la main :

« Ma chere lady, je viens enfin solliciter mon bonheur. Voudrez-vous appuyer mon humble priere? »

Je fus si déconcertée par cette question, qu'après avoir essayé vainement à plusieurs fois de parler,

je fondis en larmes. Villiers fit un geste de surprise, mais lord Mortimer s'écria avec l'accent du plus grand trouble : —

« Grand dieu, lady Morden!... que signifient ces larmes? Ma Sophie en est-elle la cause? Parlez, ah! parlez, madame, si vous ne voulez pas me voir perdre la raison. »

Lord Morden entra dans cet instant, & l'état où il me vit lui fit deviner le sujet de notre conversation. Il informa lord Mortimer de la cause de mes chagrins, & lui raconta le détail de son entrevue avec madame Woodville. L'autre l'écouta avec plus de tranquillité que je ne m'y serois attendue; & quand mylord eut fini, il le remercia de l'intérêt qu'il prenoit à la sûreté de miss Sophie; & se tournant du côté de Villiers : —

« Mon ami, lui dit-il, il faut

que je vous quitte . . . je pars sur-le-champ pour Londres . . . vous resterez ici jusqu'à ce que je vous écrive » .

Il s'approcha alors de la sonnette, & tira le cordon. — « Mon cher Mortimer , s'écria Villiers , que voulez-vous dire ? certainement je ne vous quitterai pas. Mais pourquoi aller à Londres ? ne vaudrait-il pas mieux attendre ! Lord Mortimer l'interrompit , attendre ! Si vous m'aimez , Villiers , ne parlez pas d'attendre.

Un domestique parut avec un billet cacheté à la main , il me le présenta en même-temps que Mortimer ordonnoit de préparer sa chaise.

Il est très-probable que je n'aurois pas songé à décacheter ce billet, si l'adresse n'eût frappé les yeux de mon mari. — « Marie, me dit-il,



en vérité vous avez affaire à des correspondans fort polis, » je regardai l'adresse que voici : — « De la plus outragée & de la plus malheureuse des femmes, à la belle & illustre Marie, l'amie de son ennemie. » Quel galimathias, m'écriai-je, en jettant le billet. « Cassandre, s'écria Lord Morden ». Je le pris aussi-tôt, & en lus à haute voix le contenu que voici :

#### BILLET.

« Il est plus héroïque de pardonner une injure, que de la venger. C'est d'après cette conviction que je m'adresse aujourd'hui à l'amie de l'infidelle Sophie.... Peut-être je fais plus que pardonner.... je fers celle qui m'a outragé... Sachez donc, belle Marie, que cette personne, que j'ai tant de raisons de haïr, est enfermée dans l'obs-

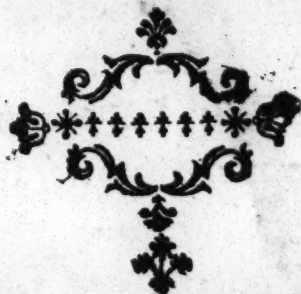
curité d'un cloître , dans une province de France ... Peut-être m'expliquerois-je davantage , si le devoir ne m'en empêchoit ! » —

« En France ! en France ! s'écria lord Mortimer ; elle parle de France , c'est m'indiquer la route que je dois prendre » .

« Sûrement , vous ne vous fierez pas aux avis de cette folle ! s'écria Villiers . Gardez-vous de la croire ! Adieu mylord ... Milady , je vous baise les mains . Je jure , par ce baiser & par celui-là , en me baisant deux fois la main , de suivre ma Sophie en France ! »

« Adieu , encore une fois , reprit-il , en portant de nouveau ma main à ses levres , adieu ! ... Vous connoissez toute l'impétuosité de son caractère ... mylord : ... milady , dit Villiers , en le suivant , daignez nous excuser . La voiture partit au

galop , & nous n'avons pas encore  
reçu de leurs nouvelles , mais j'at-  
tends chaque jour une lettre de  
Villiers . . . Présentez mes respects  
à vos parens , & croyez-moi toute  
à vous.





---

---

L E T T R E   V I I I .

*M. Villiers à Lord Morden.*

**M**ALGRÉ toute l'impatience de Mortimer, les vents ne veulent pas s'appaiser ; il les maltraite & les implore alternativement , comme faisoient les payens à leurs divinités ; mais , prières & malédictions , tout est inutile ; & nous sommes arrêtés ici pour quelque temps.

Tant mieux , j'ai le loisir de vous faire le détail de toute notre conduite... Quand nous fûmes assis dans la chaise , après notre brusque départ , je n'ose pas dire malhonnête , je demandai à Mortimer quelles étoient ses intentions ? —

« Mon intention , Villiers ! . . . c'est de découvrir ma Sophie , ou de

mourir ! — retourne auprès de Louise & de ma mere ; & conte-leur le sujet de mon absence , pour qu'elle ne les allarme pas. Je te ferai bien obligé aussi de passer à Mortimer-Park , & de mettre les choses en train d'être exécutées , conformément aux ordres que j'ai laissés à mon intendant. Je prendrai des lettres de crédit sur quelque banquier de Paris , & puis je partirai » .

« Voilà un fort joli projet ! mais vous avez oublié une circonstance qui le rendra parfait absolument . . . Au lieu d'aller à Mortimer-Park , je vous accompagnerai. Répétez vos ordres à votre intendant , car je ne veux pas être votre procureur . . . »

Nous eûmes à ce sujet une dispute assez longue , mais enfin je l'emportai . . . Mortimer , impétueux dans tous ses mouvemens & dans

tous ses projets, auroit voulu partir sur-le-champ ; mais j'insistai encore sur un autre article , & je le forçai à passer à Ashgrove. Enfin, mylord, nous y sommes allés en effet , & nous sommes revenus avec deux compagnes de voyage... madame de Stanhope & ma Louise.

Ainsi nous sommes tous ici ; mais j'imagine que nous n'y resterons pas long-temps ; nous partons.

Nous avons été amenés ici par un cutter hollandois , à bord duquel se trouvoit un groupe de passagers assez burlesque. Il étoit composé d'un prédicateur méthodiste , d'un théologien bénéficié , d'un jeune bourgeois fort neuf & de son gouverneur , d'une vieille dame fort grave , qui paroissoit être sous les auspices du méthodiste, de sa fille, & d'un petit maître en habit rouge & en cocarde.



Nous gardâmes tous le silence pendant quelques minutes, après avoir levé l'ancre. Le premier qui le rompit fut le capitaine. Il commença à se plaindre de la grande chaleur qu'il faisoit, du roulis désagréable du vaisseau, & sur-tout du jargon barbare des matelots, qui, dit-il, affectoit prodigieusement ses nerfs; après quoi il témoigna son desir d'aborder bientôt à Calais, où l'air & la politesse de la France leur rendroient leur ton accoutumé. M. le gouverneur, qui détestoit également la politesse & les François, crut devoir lui faire de vifs reproches, que, pour plus d'énergie, il assaisonna d'énormes juremens. Il nous raconta en même-temps comme il étoit l'ami & le voisin de Ben-Cardiff le taillandier, & comment il s'étoit chargé de servir de gouverneur à son fils

pendant le voyage , pour l'empêcher d'être attrapé par les aubergistes françois , & lui épargner les frais d'un coquin de précepteur, qui s'amuseroit à faire l'agréable , &c. Le tout fut bien & duement accompagné des agrémens qu'il mettoit pour l'ordinaire dans ses discours.

Le méthodiste indigné l'accabla de pieuses imprécations , auxquelles notre mentor répondit vertement ; de sorte que , sans Mortimer & moi , le prédicateur eût épargné à la justice divine le soin de punir cet impie jureur.

L'harmonie ainsi rétablie , le prédicateur , en se retournant , aperçut la jeune dame qui causoit très-familierement avec le capitaine , tandis que la mere paroissoit engagée dans une conversation très-sérieuse avec le pupile de la cité.

Il parut cependant plus attentif aux mouvemens de la première, & en conséquence il se leva fort brusquement, dans l'intention sans doute d'interrompre une conversation qui lui déplaisoit. Mais un mouvement imprévu du vaisseau lui fit perdre l'équilibre, & il ne vit d'autre moyen de le reprendre qu'en s'accrochant au toupet du capitaine. Le jeune fat, qui n'étoit pas en garde contre une accolade aussi rude, ne put y résister, & tomba honteusement sous son agresseur.

Cet incident produisit différens effets sur les spectateurs. La vieille dame, inquiète pour son directeur spirituel, poussa un grand cri, la jeune partit d'un violent éclat de rire, auquel se joignirent le jeune bourgeois & son mentor. Quant au pacifique capitaine, il voulut



bien supposer que ce n'étoit qu'un accident ; en conséquence , il ne demanda pas de satisfaction , & se rassit tranquillement auprès de la jeune dame , au grand mécontentement du pere en Dieu , qui cependant jugea à propos de dissimuler son ressentiment , d'après certains regards expressifs que lui lançoit sa mere.

Ce trouble ne fut pas plutôt apaisé qu'il en commença un autre. Notre mentor apperçut que la vieille tâchoit de convertir son Télémaque au méthodisme , tandis que ce dernier observoit attentivement les gestes & les expressions du petit maître , qui lui sembloient admirables. Ni l'une ni l'autre de ces circonstances n'étant de son goût , il reprocha vivement à la dame de vouloir séduire son pupile , & lança quelques sarcasmes

contre la fatuité & les François.

L'ecclésiastique dont je vous ai parlé, en nommant les passagers, étoit un homme d'un certain âge, qui avoit un jugement sain, fruit d'une longue expérience. En un mot, nous trouvâmes en lui une société agréable, autant que l'impertinence de nos compagnons de voyage nous permit d'écouter sa conversation. Je l'invitai à dîner avec nous, & il accepta fort obligeamment.

Le méthodiste & le mentor commençoient une autre querelle, lorsque nous abordâmes. Ici nous eûmes tout lieu d'admirer la sagacité de M. Cardiff, de faire voyager son fils sous les auspices d'un homme, qui ne savoit que sa langue maternelle, encore assez médiocrement, & cela pour l'empêcher d'être dupé par les aubergistes françois, dont

il n'étoit pas en état de lire les mémoires.

Une demi-douzaine de porteurs se rassemblèrent à notre débarquement , & s'emparèrent aussi-tôt des malles de notre bourgeois, qui n'avoit , pour les défendre , qu'un jeune domestique de Londres, aussi niais & aussi neuf que lui. Sans se foucher de leurs cris, les porteurs chargerent les malles sur leurs épaules , & , sans autre cérémonie, se mirent en devoir de marcher. En vain le jeune homme jura contre eux , les menaça de *Bride-well* ( 1 ) , & les accabla des épithetes les plus injurieuses ; & il ne lui vint pas une seule fois dans l'idée qu'ils ne l'entendoient pas , & il fallut que je l'en avertisse.

Je lui conseillai aussi de retourner

---

( 1 ) Prison de Londres.



à la maison , & d'apprendre le françois avant de commencer ses voyages. Il répondit d'un air d'indignation à ces sages avertissemens. Lorsque je vis qu'il n'étoit pas possible d'amener à la raison mon sage compatriote , je le laissai faire à sa guise ; cependant j'eus pitié de son ignorance , & je lui fis rendre ses malles , en m'adressant au lieutenant de police. Je ne revis plus mon homme , qui ne fit que prendre un léger rafraîchissement à Calais , avant de se remettre en route , tant il avoit d'aversion pour les habitans de cette ville , depuis l'accident qui lui étoit arrivé.

Mortimer m'entraîne , & ne me laisse que le temps de vous dire que nous allons en droiture à Paris ; il se flatte d'obtenir , par le moyen de notre ambassadeur , un ordre de la cour pour visiter tous les couvens de France.

## L E T T R E I X.

*De Lady Morden à Miss Craven.*

**V**ous viendrez donc me voir, ma chere Lucie !... En vérité, j'ai grand besoin de votre société. Je suis tombé dans un accablement incroyable. Lord Morden & mon bon papa font tout ce qu'ils peuvent pour rappeler ma première gaieté ; mais jamais je ne pourrai être tranquille, tant que le sort de ma Sophie sera couvert d'un voile aussi impénétrable.

L'idée qu'elle est au pouvoir de ce scélérat de Woodville, est trop effrayante pour que je puisse y résister... Le monstre ! combien je le déteste !

Nous avons reçu des lettres de France, mais comme elles ne con-

tiennent rien d'important , je ne vous les envoie pas. Je suis obligée de finir brusquement , je ne me trouve pas bien , & lord Morden ne veut pas me laisser écrire plus long temps.

Adieu , ma chere.





## L E T T R E , X.

*De Miss Craven à Mistris Craven.***M**A CHERE MAMAN,

Je m'empresse de vous donner des nouvelles d'une personne, qui, je suis sûre, vous intéresse autant que moi. La pauvre lady Morden est dans un accablement mortel, & je crois réellement que c'est sans motif suffisant. Je vous dirai par la suite mes raisons pour le croire, ou plutôt celles du lord Morden.... A propos, mylord est dix fois plus agréable que jamais. En vérité, il n'y a rien comme un petit malheur, pour développer les ressources cachées de l'esprit. Je vous assure que les efforts qu'il fait pour consoler sa femme & m'amuser, m'ont

un peu dégoûté de votre ami Chapman. Que ce soit dit entre nous , car je ne veux pas mortifier ce pauvre malheureux. Cela ne serviroit qu'à lui donner un air chagrin , qui , comme vous le savez très-bien , ne contribue pas beaucoup à l'embellir... Mais je m'éloigne de mon sujet.

Après les premiers complimens sur mon arrivée , lady Morden me demanda si j'aurois de la répugnance à l'accompagner à Londres , où lord Morden l'a engagée à passer quelque temps , dans l'espoir sans doute de la dissiper. « J'irai , dit milady , par complaisance pour lui , mais sans espérer l'effet qu'il se promet. Rien ne peut me rendre ma tranquillité , tant que j'aurai des doutes sur l'état de ma Sophie ; & malheureusement , je crains bien de ne pas l'embrasser de long-temps ! »

« Ne dites pas cela, mon amour, s'écria lord Morden tendrement, vous vous allarmez trop. Woodville ne peut persister à traiter ainsi miss Nelson, car la fermeté de cette aimable personne saura rendre inutiles tous les projets de son avare tuteur. Quant aux craintes que vous semblez avoir pour sa vie, ne craignez pas que le monstre ait osé porter la scélératesse jusque-là; il fait trop le danger auquel il s'exposeroit lui-même ».

Lady Morden ne répondit rien à ces raisonnemens; &, loin d'être convaincue, elle n'en parut pas satisfaite. Je ne saurois m'empêcher, néanmoins, d'être de l'avis de mylord; faut-il l'attribuer à une pénétration extraordinaire, ou au penchant que je me sens de voir les choses du beau côté? Je n'en fais rien; mais il est certain que je n'ai



pas encore été tentée de voir les choses sous un point de vue aussi effrayant, que le fait lady Morden. Si j'étois à la place de Sophie ( car vous savez que , d'après le billet héroïque de Cassandre , elle est dans un couvent ), je ferois sûrement trembler mon tuteur, sans me laisser affecter en rien absolument.

Un peu de couvent ne seroit rien pour une fille de mon caractère, la nouveauté de la chose m'amuseroit. Je suis presque tentée de me souhaiter à sa place ; je ferois un beau tapage parmi les nones..... Comme les pauvres filles ouvriroient de grands yeux pour me regarder!... ma vie actuelle est trop tranquille pour faire briller mes talens..... Hélas! je ne rencontre pas de difficultés, pas de contradictions. Je ne rencontre pas les occasions d'exercer ma philo-

sophie , ou de déployer mon courage ! si je ne favois me procurer quelque amusement en querellant Chapman , mon esprit seroit dans une inertie totale.

Je ne trouve aucuns charmes dans ce que les autres admirent tant , la sérénité & le consentement : ..... Non , donnez-moi le bonheur tout entier , ou point du tout ! J'aime un peu l'agitation , même dans les objets inanimés. Le murmure d'un ruisseau a plus de charmes à mes yeux , que la surface paisible & unie d'un lac tranquille ; ce dernier objet peut offrir , à certaines imaginations , des idées sublimes ; quant à moi , il ne m'en offre que d'insipides.

Oui , ma chere maman , il faut , de toute nécessité , que vous fassiez quelque chose pour me tourmenter. Il faut susciter quelque obstacle à

mon union avec Chapman ; sans quoi la belle passion dégénérera en indifférence ; il n'est rien tel que les difficultés pour lui conserver toute son énergie. Thisbé n'auroit pas bravé les terreurs de la nuit, s'il n'y avoit pas eu de mur pour la séparer de son amant. Si ses parens eussent été plus doux , & que l'on eût ôté le mur , elle auroit dormi tranquillement , & d'un aussi bon sommeil que votre chere fille ; les mûres seroient restées blanches , & Ovide auroit eu une métamorphose de moins. J'avouerai , néanmoins , que , malgré ma passion pour les hautes aventures , je ne me soucierois pas beaucoup que la mienne eût une fin aussi tragique . . . Je me contenterois de quelque chose d'un peu moins terrible. Après tout , madame , je n'insiste pas sur ce que vous vous prétiez à mon caprice ;

&



& je me ferai toujours un devoir de me conformer à votre goût.

Nous allons décidément à la ville. Je vous ferai part de ma première visite à l'aimable famille des Woodville. Je ne doute pas qu'ils n'y soient très-sensibles. Je ne saurois concevoir comment Sophie a pu offenser notre discrete héroïne, la pathétique Cassandre. On m'interrompt en cet instant... C'est une lettre de Paris, je vous l'envoie. Adieu;... faites mes baise-mains à mon cher papa.

LUCINDE CRAVEN.



*II. Partie.*

C

## L E T T R E X I.

*M. Villiers au Lord Morden.*

Nous nous sommes adressés à notre ambassadeur; mais quelques différends qui se sont élevés sur les préliminaires de la paix, lui donnent moins d'influence auprès du ministère françois. Mortimer pourroit bien ne pas s'accommoder de ce délai, si nous n'étions pas forcés de faire quelque séjour à Paris. Madame Stanhope a eu un léger accès de fièvre; & son fils, qui s'accuse d'en être la cause, se croit obligé, par devoir, à ne pas la quitter d'un instant.

Cependant l'indisposition de madame Stanhope n'est pas assez forte pour l'empêcher d'aller quelquefois au théâtre, amusement pour lequel elle est très-passionnée, & où Mor-

timer l'accompagne assiduellement. Il y a deux jours qu'il lui arriva dans ce lieu une chose , qui mérite bien le nom d'aventure , & dans laquelle j'ai été obligé de jouer mon rôle malgré moi.

Tandis que Mortimer donnoit la main à madame Stanhope pour descendre de voiture , j'observai qu'un laquais , vêtu d'une livrée brillante , lui glissoit quelque chose dans la main d'un air mystérieux. Lorsque nous fûmes assis dans notre loge , je le félicitai à voix basse sur son billet doux. « Vous avez raison , me dit-il , du même ton , mais je le trouve plus fort que doux » . A ces mots , il me remit le billet , dont voici le contenu , autant que je puis m'en souvenir.

*Au Lord Mortimer.*

Vous voir , c'est vous aimer ! Et



non seulement je vous ai vu , mais encore j'ai conversé avec vous ! Hélas ! il n'en falloit pas tant pour me faire perdre le repos. Ah ! si ce que l'on dit de vous est vrai , si votre beauté ne peut être en effet égalée que par votre insensibilité , que me reste-t-il ? que le désespoir !

Juste ciel ! cette figure gracieuse , ces yeux étincelans , cette contenance animée , pourroient - elles cacher un cœur insensible ? Non , non ; le mien me dit que ce ne peut pas être ! ce soir même je vous mets à l'épreuve.

Dans la loge qui est à côté de l'orchestre , du côté gauche , vous verrez la plus amoureuse des femmes , assise entre deux autres. Si vous venez me joindre , je goûterai un bonheur que ne sauroient donner les grandeurs terrestres ; autrement vous me condamnez à un désespoir

assuré , dont vous ressentirez les effets. Choisissez ce qui vous plaira. Mais que dis - je ? ah ! que votre choix soit tel , qu'il porte le ravissement dans le cœur de

AMANDA.

« Mortimer , dis - je en riant , à coup sûr vous ne pouvez refuser de satisfaire la dame . . . . il faut que la passion soit bien violente , car elle s'exhale tout-à-la-fois en transports amoureux & en menaces. Si vous n'êtes pas assez galant pour accepter les faveurs d'une belle pour l'amour d'elle , votre intérêt au moins vous oblige à ne pas faire le mal. Mais sérieusement , regardons du côté qu'elle indique » .

Nous tournâmes la tête du côté de l'orchestre , & vîmes dans la dulcinée de Mortimer , la jeune & belle duchesse de B\*\*\*.

Elle est veuve depuis quelque temps , & elle joint à beaucoup de gaieté & de vivacité une réputation sans tache ; ce qui n'est pas , comme vous le savez fort bien , une chose très - commune dans cette terre de galanterie. J'ai attribué cette circonstance à la multitude de jeunes élégans , dont elle est sans cesse environnée ; car il n'y a certainement pas de recette aussi infail-  
 lible pour conserver l'insensibilité d'une jeune dame , que d'avoir un si grand nombre d'admirateurs. Elle se trouve alors quelquefois dans le cas de l'âne de l'école , qui meurt de faim entre deux mesures égales d'avoine , parce qu'il ignore laquelle il doit choisir.

Mortimer parut aussi surpris que moi ; en reconnoissant la duchesse de B\*\*\* dans sa belle correspondante « : En vérité , lui dis-je , vous



ne méritez pas que dame fortune prit tant de soin de vous pourvoir , si vous ne profitez pas du bonheur qu'elle vous offre en cet instant. La conquête d'une veuve , riche , noble , belle & jeune ... que peut-elle faire de mieux pour vous » .

« Oui , elle pourroit faire pour moi quelque chose de plus agréable.

Cette dernière faveur n'a pour moi aucun prix ; tandis qu'il en est une autre ... Ah ! si elle daigne me l'accorder , je lui érigerois des autels » .

« Vous êtes donc bien décidé à abandonner votre belle veuve au désespoir ? » — « Je suis décidé à la laisser tranquille. » — Dans ce cas , comment comptez-vous vous conduire ? — » Mon intention est de l'éviter , autant qu'il me sera possible » — Je crains bien que vous n'ayez de la peine à y réussir » .

Ici je jettai un coup d'œil sur la dame qui faisoit l'objet de notre conversation. Elle me parut dans une agitation extrême , sa respiration étoit précipitée , son visage exprimoit , alternativement , une tendre langueur & un ressentiment orgueilleux. Mais à la fin du second acte , ne pouvant plus vaincre , n<sup>e</sup> cacher son indignation , elle quitta la loge , jettant sur lord Mortimer un regard de mépris & de colere.

Nous restâmes tous jusqu'à la fin de la petite piece ; & distinguant , dans une loge voisine , sir William Carleton , je courus l'écouter , laissant madame Stanhope & Louise sous la garde de mon ami.

Sir William & moi , nous avons beaucoup de choses à nous dire , beaucoup de questions à nous faire , comme il arrive ordinairement entre compatriotes , lorsqu'ils se ren-

contrent en pays étranger. Notre conversation dura si long-temps , qu'il n'y avoit presque plus personne au théâtre , lorsque nous le quittâmes.

Je croyois trouver à la porte mon vis-à-vis , & j'appellai mes domestiques ; mais , à ma grande surprise , je ne pus avoir ni l'un ni l'autre. Enfin , un laquais étranger , se faisant jour jusqu'à moi , vint m'avertir , avec un air d'inquiétude , que ma compagnie avoit été souper chez le marquis de Villeneuve , seigneur avec qui nous étions fort liés. Mais la voiture s'étant brisée à quelques pas de l'hôtel , cet accident avoit fort effrayé les dames , quoiqu'il ne leur fût arrivé aucun accident ; & le marquis m'avoit envoyé sa voiture.

Il est bien rare qu'on écoute la prudence , lorsque l'on est alarmé.



Je crus donc le laquais , & lui ordonnai , précipitamment , de me faire avancer la voiture , dans laquelle je me jettai aussi-tôt. Elle s'arrêta après un court trajet , & je descendis dans un vestibule magnifique , qui ne ressembloit nullement à celui du marquis. « Que signifie ceci ? dis-je à mon conducteur. Ce n'est pas ici l'hôtel du marquis de Villeneuve..... l'on vous a trompé , ou vous me trompez vous-même , quoique je ne puisse pas voir quel est votre motif » .

Il ne répondit que par une révérence respectueuse , & se tourna vers un autre domestique , à qui il parla à l'oreille. Je me mis en devoir de sortir , bien décidé à employer la force , si l'on vouloit me retenir ; mais quatre autres personnes , qui m'environnerent sur le

champ , rendirent toute résistance inutile.

Jugez de mon dépit.... Cependant je fus obligé de les suivre tranquillement où il leur plut de me mener. Gardant toujours un morne silence , ils me conduisirent dans un salon ; & lorsque je fus entré , ils disparurent aussi-tôt , & ferment la porte à double tour.

J'étois livré à mes réflexions , depuis un grand quart d'heure , lorsque la porte s'ouvrit , & que je vis paroître la duchesse de B\*\*\* ! Anéantie , pétrifiée d'étonnement à ma vue , elle fit un pas en arrière , en s'écriant : — « Juste ciel ! que vois-je ! »

« Madame , lui dis-je en avançant , je vous demande mille pardons d'avoir pris ainsi possession de votre appartement. Peut-être n'ignorez-vous pas les motifs qui

ont engagé vos gens à me traiter ainsi; en conséquence, vous en ferez plus disposée à m'accorder mon pardon. Mais actuellement que, je présume, vous vous êtes assez divertie à mes dépens, . . . je vais me retirer, avec votre permission.

« Monsieur, s'écria-t-elle, » arrêtez, car j'allois sortir après l'avoir saluée respectueusement, « arrêtez, monsieur, & écoutez ce que j'ai à vous dire. — Je pense bien que votre ami ne vous a pas laissé ignorer mon penchant pour lui, » ajouta-t-elle, en affectant de rougir, & en se cachant le visage avec un éventail.

« Vous condamnerez peut-être ma foiblesse; mais hélas! nos affections ne dépendent pas de nous. C'est une vérité dont je n'ai que trop fait la funeste expérience. Je n'ai pas plutôt vu votre ami, je n'ai pas plutôt entendu sa voix



harmonieuse & enchanteresse, que mon cœur, autrefois si insensible, a brûlé des feux les plus violens de l'amour. Auparavant, occupée entièrement par la vanité, je croyois que réunir autour de soi une foule d'admirateurs étoit le bonheur suprême. Hélas! je suis détrompée! J'éprouve aujourd'hui, que cette admiration, qui jadis avoit pour moi tant de charmes, n'est plus capable de m'amuser, ..... mon unique desir est d'être aimée, & d'être aimée d'un seul!... Ce desir a sur moi tant de force, qu'il m'a fait découvrir le secret de mon cœur, à un homme dont je crains bien d'être méprisée»..

« Juste ciel! étois-je faite pour inspirer ce sentiment odieux! — ma personne, ma naissance, ma fortune, seroient-elles indignes du lord Mortimer? la duchesse de B\*\*\*

fera-t-elle méprisée avec impu-  
 nité ?..... Non , certes ..... mais  
 hélas ! qu'elles sont vaines & im-  
 puissantes ces menaces , dont l'idée  
 seule glace d'effroi un cœur trop  
 sensible ! je vous avouerai donc  
 actuellement, monsieur, que c'étoit  
 lord Mortimer , & non pas vous ,  
 que j'attendois. Je ne saurai deviner  
 comment mes gens ont pu se trom-  
 per assez grossièrement pour vous  
 amener à sa place. Peut-être leur  
 méprise me fera-t-elle plus utile  
 qu'une obéissance ponctuelle ; peut-  
 être ferez-vous plus disposé à plain-  
 dre une femme infortunée , & à  
 plaider sa cause auprès de votre  
 ami. Dites-lui , ah ! dites-lui bien ,  
 que non-seulement son repos , mais  
 encore son existence dépendent  
 du retour dont il paiera sa passion....  
 Que pour lui , elle quittera à jamais  
 sa patrie , ses amis , ses parens ,

toutes ses liaisons . . . Pour lui montrer l'empire qu'il a sur elle, elle fera plus encore . . . elle abjurera sa religion pour suivre la sienne ! Tant d'avances ne suffiront-elles pas ? Ah ! ne dites pas le contraire ! ne me faites pas rougir de les avoir faites ! »

Elle s'arrêta en cet instant, comme pour attendre ma réponse. Je la lui donnai bientôt, mais elle n'étoit pas telle qu'elle auroit pu la désirer.

Je suis fâché, madame, de vous voir nourrir une passion si funeste pour votre repos, car je connois trop bien l'impossibilité où est mon ami d'y répondre . . . Vous paroissez surprise ; en effet, il semble incroyable qu'un objet aussi enchanteur n'inspire pas toujours, non-seulement l'amour, mais encore l'adoration ! Cependant vous avez observé vous-même que nos affec-



tions ne sont pas volontaires, & lord Mortimer a , depuis longtemps , donné son cœur à une femme aimable de son pays.

Elle m'interrompit. — « à une angloise, » dites-vous ?

« Oui , madame , & à la plus belle des angloises ! Cette passion malheureuse mérite plutôt votre pitié que votre ressentiment ».

« Lui malheureux ! grand Dieu..... qui donc aura droit au bonheur ! Laissez - moi , monsieur , vous m'avez plongé le poignard dans le cœur ! .... Adieu .... que votre ami , au moins , ne me méprise pas , quoique vous puissiez le faire vous-même.

A ces mots , elle sortit précipitamment , & au bout de quelques minutes , il parut un domestique , qui , me conduisant vers la voiture , me demanda où je voulois être

mené... J'arrivai bientôt à notre hôtel, où je trouvai madame Stanhope & Louise dans une inquiétude extrême. Après les avoir ramenées au logis, Mortimer étoit retourné au théâtre, croyant que je n'en étois pas encore sorti. Il y trouva un de nos domestiques, que j'avois chargé de veiller sur ma voiture. Cet homme lui fit part de l'histoire que le laquais m'avoit racontée, & dont je vous ai déjà parlé!

Comme Mortimer en connoissoit toute la fausseté, il commença à craindre pour ma sûreté; mais imaginant que cet homme pouvoit s'être trompé, il se fit conduire aussitôt à l'hôtel du marquis de Ville-neuve... Là, on ne peut pas lui donner d'éclaircissement plus satisfaisant... Il revint alors à la maison; & lorsque Louise lui demanda

où j'étois , il répondit d'un air si triste , qu'il fut obligé de révéler la cause de son chagrin . . . Peu satisfait de ses premières démarches , il revint au théâtre , & ne réussit pas davantage. Alors il passa chez toutes nos connoissances , & rentra à la maison , très-mortifié de n'avoir pu rien découvrir. Mais , en arrivant , il me trouva assis entre madame Stanhope & Louise.

Nous nous racontâmes alors , réciproquement , ce que nous avions fait , & ce que nous étions devenus ; mais mon récit inspira à mes auditeurs des émotions différentes.

Louise , étonnée de la liberté qui régnoit dans la déclaration de madame de B\*\*\* , leva les mains au ciel . . . Lady Stanhope regarda son fils d'un œil pénétrant , comme si elle eût voulu lire dans les replis



les plus cachés de son cœur, tandis qu'il paroïssoit absorbé par la pitié & la douleur.

Actuellement, mylord, ne croyez-vous pas qu'il y aura quelques chances en faveur de la duchesse, si nos recherches sur miss Nelson deviennent inutiles ? Je fais que cette seule supposition mettroit en fureur lady Morden ; mais je la priai de se rappeler qu'il est impossible de voir de plus belle femme que la duchesse de B\*\*\*, & que son amour pour lord Mortimer est extrême... Peut-être sa maniere de le montrer est un peu libre, mais il faut pardonner quelque chose à l'influence du climat.

Une angloise ne s'expliqueroit que par une modeste rougeur, & c'est une délicatesse qui paroît risible aux François. En effet, la légèreté de leur caractère est telle,

qu'il est peu d'entr'eux qui soient capables d'une passion réelle. On a dit, quelque part, que l'amour est pour eux amusement, & pour nous une affaire... Cependant, la pauvre madame de B\*\*\* n'est-elle pas une exception à la regle générale ?

Quant à moi, je n'hésite pas à prononcer, d'après mon expérience, que notre maniere est la plus agréable. Je ne voudrois pas renoncer au plaisir inexprimable de recueillir toutes les paroles, tous les regards de ma Louise, de prévenir ses desirs avant qu'elle ait pu les exprimer, pour toute la vivacité d'expression, & toute l'insensibilité de cœur qui constituent un amant françois. — Adieu.



---

---

## LETTRE XII.

*De Miss Craven à Madame Craven.*

Nous sommes ici depuis une semaine, ma chere maman, & nous avons vu les Woodville. C'est une aimable famille, en vérité, & qui promet beaucoup. J'imaginai qu'ils ont lu la fable du vieillard, de ses sept enfans, ( oui, je crois bien qu'ils étoient sept ) & du faisceau de verges. Aussi, au lieu de se quereller entr'eux, ils se réunissent sagement pour en imposer au monde.... Mais je m'abandonne sans cesse à mon penchant pour les allégories & les allusions ; mais alte-là, ma plume, & parlons sans figure.



Samedi dernier , lady Morden & votre humble fille , ayant besoin de musique pour rétablir le calme dans leurs esprits , nous allâmes à l'opéra ; nous pénétrâmes dans la salle , après avoir effuyé les caresses & les exclamations d'une foule d'élégantes de notre connoissance.

« Quoi ! lady Morden ! » — est-il possible ! « — depuis quand , milady , êtes-vous arrivée à la ville » — « & ma chere miss Craven , aussi ? » — « Dieu ! vous ne sauriez vous imaginer combien je suis enchantée de vous voir ! je croyois , en vérité , que vous étiez depuis long-temps ensevelie dans votre famille ! »

Nous ne faisons presque que de nous asseoir , lorsque lord Morden & sir Charles Coutendy , ancien amant de Sophie , vinrent nous joindre. Après les préliminaires d'usage , sir

Charles , avec un soupir à demi étouffé , demanda à lady Morden si elle avoit reçu des nouvelles de son aimable amie , miss Nelson. Cette question fit tressaillir milady ; & sir Charles voyant qu'elle ne lui répondoit pas , reprit son discours.

« Votre silence , milady , me confirme ce que j'ai appris. Bon dieu ! miss Nelson est-elle donc en effet si mal ? » — « Si mal , sir Charles , que voulez-vous dire ? »

« J'espère , reprit-il , que l'on m'a trompé ! Mais ce matin rencontrant M. Woodville , que j'avois vu autrefois chez feu M. Nelson , je lui demandai des nouvelles de sa niece. Il me répondit que , depuis quelque temps , sa santé s'étoit fort affoiblie , ce qui l'avoit alarmé , & qu'il l'avoit conduite à Montpellier , bien qu'elle ne sentît pas le danger où elle étoit. Mais

« appelé en Angleterre pour ses affaires , il l'a , dit-il , confiée aux soins de gens très - respectables , avec qui il est lié intimément ».

« Bon Dieu ! est - il possible ! s'écria lady Morden ; en ce cas , Lucie , nous avons tous été trompés ! Hélas ! quel vain espoir ! ajouta-t-elle , Sir Charles , M. Woodville ne mérite aucun ménagement ; je vous dirai , en conséquence , que tout ce qu'il vous a dit est absolument faux ».

Elle lui apprit alors la vérité , tandis qu'il exprimoit le chagrin & la surprise que lui causoient son récit ; notre attention fut tournée d'un autre côté par les exclamations suivantes.

« O ciel ! qui sont ces ridicules personnages ? avez-vous jamais vu de pareils épouvantails ? » — Non , de ma vie. » — En vérité , il y a de



de quoi faire mourir les gens à force de rire » .

Nous détournâmes tous les yeux, comme de concert ; & qui croyez-vous que nous vîmes ? . . . . . miss Cassandre Woodville , qui s'avançoit d'un pas grave & mesuré , & dont la gravité eût fait un merveilleux effet dans un enterrement. Derrière elle , trépignoit miss Éléonore , habillée dans le goût le plus moderne , & accompagnée par son frere Dick , & un autre jeune homme. Cassandre , après avoir fait plusieurs tours entre les bancs , jugea enfin à propos de s'asseoir , à la grande satisfaction de miss Éléonore , qui ne paroissoit pas fort enchantée de la marche compassée de sa sœur.

Mais il n'étoit pas possible de rien voir de plus divertissant que leur conduite , lorsque la toile se leva.

*II. Partie.*

D

Dick ouvrit de grands yeux , & montra un étonnement stupide. Éléonore , qui avoit entendu dire qu'il étoit du bon ton de se pâmer à l'opéra , ferma les yeux , & fit mille autres grimaces ridicules. Le jeune homme qui les accompagnoit , partageoit tout le reste de son attention , distinction dont il étoit si reconnoissant , qu'il rioit au moindre mot qu'elle disoit. Cassandre , cependant , jugeant au-dessous d'elle de se livrer à aucun divertissement , gardoit une immobilité affommante.

Dick , rencontrant mes yeux par hasard , tourna précipitamment la tête d'un autre côté. Cette conduite m'étonna d'autant plus , que je m'attendois à le voir ravi de la rencontre. J'attendis avec impatience la fin du spectacle , pour me faire expliquer ce mystère.

Ce temps si désiré arriva enfin.

En sortant , nous passâmes tout auprès des Woodville. Je saluai Casandre. Elle tressaillit , jetta sur moi un regard d'indignation , & détourna les yeux d'un air de dédain. Comme j'allois demander une explication , miss Éléonore partit d'un grand éclat de rire. Tout le monde nous regarda avec étonnement , mais je m'empressai de sortir , aussi choquée que déconcertée par une réception si grossière.

En vérité , ma chere maman , je fus si irritée de l'impertinence de cette bégueule , que je passai une nuit sans dormir . . . . Pauvre philosophie , à quoi nous sers-tu ? Si j'avois eu le stoïcisme d'Epictète , qui se vit tranquillement casser la jambe . . . Mais je reviens à mes digressions. Adieu , ma chere maman.





## L E T T R E   X I I I .

*De la même à la même.*

**A**LLONS, venez vite à la noce ;  
amis, voisins, accourez tous. « Le....  
» du présent , a été marié dans  
» l'église de ... Raimon Oflaherty,  
» écuyer, avec miss Éléonore Wood-  
» ville ; cette jeune demoiselle sou-  
» tient, par ses rares qualités, la  
» grandeur de son origine. L'union  
» de ces deux anciennes familles doit  
» plaire à tous les amateurs de l'an-  
» cienne noblesse.

» *N. B.* L'épouse a l'expectative  
» d'une immense fortune » .

Tel est mot pour mot , madame ,  
le premier paragraphe qui a frappé  
mes yeux dans le *Morning-post*, l'ex-  
pectative d'une immense fortune ! n'êtes-

vous pas réellement étonnée de leur impudence. J'imagine que le *nota bene* a été ajouté par l'aimable Éléonore; car je ne crois pas le père assez stupide pour s'accuser lui-même; & tout le monde doit sentir que c'est la fortune de Sophie dont on veut parler. Oh! oui; j'espère, de tout mon cœur, qu'ils ne l'auront qu'en expectative.

Malgré l'insolence de madame la mariée au spectacle, je meurs d'envie de voir le rare animal qu'elle a épousé, & certainement je lui rendrai bientôt une visite.

Mais actuellement que je vous ai dit ce que je pensois, je vais vous parler d'une affaire qui m'intéresse plus particulièrement. — Voulez-vous que je vous gronde, maman, pour une malice que certainement vous avez faite de gaieté de cœur.

J'étois à lire ce matin dans la

chambre de lady Morden , pendant qu'elle brodoit à son tambour. Je venois de mettre de côté mon livre qui étoit , l'essai sur l'histoire de l'homme du lord Kaims , & je faisois mes commentaires sur ce qu'il dit des femmes , lorsque l'on frappa à la porte. « Entrez » , dis-je sans rien soupçonner . . . Hélas ! pauvre mouton ! que vas-tu faire parmi les loups !

La porte s'ouvrit , & je vis entrer Chapman. Je pouffai un cri ; je rougis ; en un mot , je montrai sans doute une émotion ridicule , puisque mon homme accourut à moi , & s'écria , en prenant ma main :  
 « Ma charmante Lucie , ne vous alarmez pas ; que cette aimable confusion a de charmes pour moi ! Ciel ! pourrois - je être assez heureux ! . . . feroit-il vrai ! . . . est-il possible ! »



« Oui, c'est très-possible, dis-je en revenant à moi, quoique sûrement ce soit fort étrange. »

« Ma vie ! mon adorable Lucie ! que vous me rendez heureux », s'écria-t-il, en couvrant ma main de baisers. « Mon bon ami, lui dis-je, en la retirant, quel si grand intérêt prenez-vous à cette affaire ? mais trêves d'interrogations pour l'instant ; ne voyez-vous pas lady Morden ? »

Cette judicieuse question remit dans son bon sens mon amoureux berger. Je le présentai à milady, & en vérité, il se tira d'affaire presque d'aussi bonne grace que j'aurois pu le désirer. Mais il reprit bientôt son extravagante conversation : « Que je suis heureux, milady, que vous soyez présente ; sans cela, ma cruelle Lucie pourroit

bien désavouer cette déclaration qui m'enchante. »

« Non, en vérité, répondis-je bonnement, je ne la contredirai pas, puisqu'elle vous plaît tant ».

« Ah ! permettez que je vous remercie, s'écria-t-il avec transport, en tombant à mes pieds, ma douce, ma charmante Lucie ! »

Ne comprenant rien à ce discours, je m'écriai : « Lady Morden, n'auriez-vous pas un almanach ? je voudrais bien voir où est la lune ! »

— « Ah ! répliqua Chapman, la faute en est à vous, si j'ai le cerveau dérangé... votre obligeante bonté ».

— « Ma bonté, où est-elle ? .... vous en auriez pu lire autant dans le Morning-post ! »

« Lucie, dit lady Morden, je crains que bientôt nous n'ayons besoin pour vous de l'almanach ».

« Pourquoi cela, milady ? sûre-

ment vous avez lu comme moi ce paragraphe ! »

« Défaites , défaites ! s'écria l'impatient Chapman. Qu'ai-je à démêler avec le Morning-post ?

Oh ! je vous demande pardon ; en ce cas , vous êtes dans l'erreur. Je croyois que vous me demandiez s'il étoit vrai que miss Éléonore Woodville fût mariée de ce matin , & je vous satisfaisois de mon mieux. A la vérité , j'avoue que je ne pouvois pas deviner le motif de tous vos transports.

Croirez-vous bien , madame , que le pauvre malheureux crut tout ce que je lui disois. Il parut si triste & si confondu , que je ne pus m'empêcher de rire aux éclats , ce qui lui rendit un peu de sa première gaieté. Cependant , il ne put me faire convenir de rien.

Mais j'appris enfin de lui , que



la petite surprise qu'il m'avoit faite, étoit concertée entre vous & lui. Je parus fort en colere, & même au point qu'il fut obligé de rougir & de me demander pardon. . . . . C'est une chose fort plaisante de tyranniser ainsi ces hommes si orgueilleux. Mais vous , maman , permettez-moi de vous faire sentir à quoi vous m'avez exposé ! Si j'eusse manqué de présence d'esprit , j'étois perdue sans ressource. Sans autorité , sans pouvoir , sans coquetterie , je me serois vu peut-être exposée à fléchir sous les caprices d'un maître bizarre , indifférent. Je n'ose pousser la réflexion plus loin.

Adieu , ma chere maman , je vais me préparer pour le spectacle.

*Vendredi.*

Comme j'ai une heure à moi avant le dîner , je crois ne pouvoir

mieux l'employer qu'à vous rendre compte de ma visite aux Woodville.

La chaise de lady Morden me conduisit à Grosvenorquare. Arrivé à la porte de Woodville, j'ordonnai au laquais qui m'accompagnoit de frapper un grand coup ; il m'obéit si ponctuellement que j'en fus moi-même effrayée.

Un domestique, en livrée toute neuve, parut. Lorsque je lui eus demandé si madame O'Flaherty étoit à la maison, il me répondit qu'il ne le savoit pas, mais qu'il alloit y voir. — « Ce n'est pas la peine », dis-je, craignant qu'on ne me fit refuser la porte, « je vais y voir moi-même ».

Je sortis aussi-tôt de la chaise, & lui dis de me conduire. Il paroissoit fort indécis sur ce qu'il devoit faire, mais il obéit enfin à un second commandement de ma part.

Lorsque nous fûmes au milieu de l'escalier, il me tira par la manche... Je me retournai, ne sachant pas ce que cela vouloit dire : « Madame, me dit-il en se grattant la tête, voulez-vous bien me dire votre nom, parce que madame m'a défendu de laisser entrer personne sans l'annoncer. — « Bon, dis-je, c'est bien la peine, me voilà arrivée » — c'est vrai, miss; mais... J'entrai sans lui donner le temps d'en dire davantage.

La belle mariée étoit seule. Elle parut toute déconcertée en me voyant, mais elle reprit bientôt son effronterie naturelle. « Bon Dieu, miss Craven ! » dit-elle avec une sorte de grimace. « Sûrement, je ne m'attendois pas à vous voir ici. » — « J'en suis fâchée, répondis-je, en faisant semblant de ne pas l'entendre ; comment avez-vous pu



croire que je manquerois à venir vous faire mon compliment dans cette circonstance ? notre intimité à la campagne m'y autorise.

Cassandre entra dans cet instant , & le jeune homme que j'avois vu avec elles à l'opéra. Elle recula avec une vitesse qui ne lui est pas naturelle , & s'écria..... « Juste ciel ! certainement mes yeux me trompent ! ... que vois-je ! »

Sans m'arrêter à ces exclamations entre-coupées , je m'approchai d'elle ; & lui prenant la main : « Ma chere Cassandre , lui dis-je , permettez-moi de vous exprimer » ... Elle retira sa main , avant que j'eusse pu finir ma phrase , & s'approcha de la fenêtre.

« Madame O'Flaherty , lui dis-je , de grace , en quoi ai-je eu le malheur d'offenser votre cœur ? car sa

conduite actuelle ne s'accorde pas avec la politesse ordinaire ».

« Votre cœur, madame, répliqua Cassandre, répondra mieux à cette question ; & certes, il faut que vous soyez bien hardie pour vous présenter ainsi devant quelqu'un, à qui vous avez fait une injure impardonnable. Néanmoins je veux bien, malgré mon ressentiment, ne vous pas faire d'autres reproches. » A ces mots elle ouvrit la porte, vers laquelle elle s'étoit avancée lentement pendant son discours, & sortit brusquement, en la repoussant avec beaucoup de force. Etonnée & choquée de cette conduite, je renouvelai ma question à miss Éléonore.

« Quoi ! vous ne savez pas, répondit-elle avec un rire malin ; mais voici mon frère Dick qui vous l'expliquera ».

Cet aimable jeune homme parut en effet à la porte; mais il ne m'eut pas plus tôt apperçue , qu'il fit un faut en arriere , comme s'il eût marché sur un serpent.

En vérité, maman , je ne savois trop si je devois rire ou pleurer de tous ces incidens ridicules ; mais préférant sagement le premier parti, je voulus aller plus avant, & priai madame O'Flaherty de me présenter à son cher époux.

« O ma chere , avec bien du plaisir » . M. O'Flaherty, en se tournant vers le jeune homme : « Voici miss Craven » .

Il s'inclina, ou voulut au moins s'incliner. « Je suis fier de l'honneur de voir les amies de ma femme, même ses simples connoissances » .

« Bien dit , Raimond , » dis-je en moi-même.

« Miss Craven , dit Eléonore ,



est-il vrai que lord Mortimer soit  
 allé courir le monde pour chercher  
 ma cousine Sophie ? » — « Qui ! »  
 s'écria son mari. — « Lord Mor-  
 timer , répondit-elle , d'un ton  
 assez aigre , vous m'en avez en-  
 tendu parler une fois. Il venoit  
 très-souvent à Woodville-Hall ,  
 jusqu'à ce que mon papa lui eût dé-  
 fendu ses visites. Il avoit l'air d'ai-  
 mer ma cousine , mais je sais que  
 c'étoit sa fortune à qui il en vou-  
 loit » .

« Et où est votre cousine , ma-  
 dame O'Flaherty ? car je ne saurois  
 croire une histoire que sir Charles  
 Courtenay m'a dit tenir de monsieur  
 Woodville. Sophie , dit-il , est allée  
 au midi de la France pour le réta-  
 blissement de sa santé , qui ne pa-  
 roissoit nullement affectée la der-  
 nière fois que je l'ai vue » .

« O ma chère , vous pouvez

le croire , car sa maladie l'a attaquée subitement » . . . Et quelle est cette maladie ? « — mais c'est, je crois, un dépérissement, ou quelque chose de semblable, » dit-elle en hésitant.

« Lady Morden , continuai-je, ne peut s'empêcher de croire que miss Nelson a été emmenée dehors contre son gré. Elles étoient amies intimes ; cependant lady Morden n'a pas reçu une seule ligne de Sophie, depuis son départ ; elle n'a pas même reçu avis de son voyage, quoiqu'auparavant leur correspondance eût été très-régulière » .

« Quant à cela, je..... Je ne saurois vous rien dire , mais je pourrois vous faire voir une lettre que j'ai reçue d'elle l'autre jour » .

« Je serois charmée de la voir, » dis - je avec empressement. —  
Eléonore rougit, puis elle devint

pâle , rougit encore une fois , & se mit à fouiller dans ses poches. A la fin elle dit : « Je ne l'ai pas ici ; je présume qu'elle est quelque part là haut ; mais je puis vous dire ce qu'il y a , c'est la même chose » . — « Oui , & je vous en ferai obligée » . — « Eh bien , elle dit que .... que .... O mon Dieu ! j'en ai oublié la moitié , mais elle dit qu'elle va beaucoup plus mal. » — « Vraiment » lui dis-je , avec un regard pénétrant , « alors je présume que vous allez tous partir pour Montpellier » — « je ne fais pas , je crois qu'oui » .

Fatiguée de ma visite , & voyant que je ne pourrois rien découvrir , je me levai , souhaitai le bon jour à madame la mariée , & sortis. Je fus obligée d'accepter la main de son mari , que je déteste , comme l'époux de miss Eléonore. C'est une



espece d'ours mal léché, qui, à coup sûr, n'a pas été séduit par la beauté ou l'esprit de son épouse, mais par l'expectative de la fortune de miss Nelson. Je gagerois ma vie, qu'il regagnera ses montagnes aussitôt qu'il verra ses espérances détruites. Je finis par cette prédiction.

Adieu, ma chere maman, j'espère que vous & mon papa ne doutez pas du tendre attachement de votre

LUCINDE CRAVEN.



---

LETTRE XIV.

*De M. Villiers au Lord Morden.*

Paris.

MON CHER LORD,

Vous êtes sans doute étonné de mon silence, & la date de cette dernière doit augmenter votre surprise. Oui, nos recherches ont été suspendues, non pas de notre plein gré, mais par l'affaire la plus malheureuse... J'ai été sur le point de perdre mon ami pour toujours... Bon Dieu! que d'inquiétudes, que de maux j'ai eu à supporter depuis une quinzaine.

Une semaine environ après ma dernière lettre, j'étois à vous en écrire une autre, dans laquelle je vous faisois part de nos espérances plutôt que de nos démarches.... Il étoit nuit, & Mortimer étoit

sorti pour rendre une visite à monsieur l'ambassadeur. Je pris la plume en l'attendant, mais je fus bientôt interrompu par ce billet.

*A M. Villiers.*

« Le marquis de Liffen prie M. Villiers de vouloir bien se rendre sur-le-champ à son hôtel, rue de, ... Il a eu le bonheur de tirer lord Mortimer des mains des assassins, cependant il craint bien d'être arrivé trop tard ».

Jugez, mylord, de ce que je sentis à la lecture de ce billet. Après avoir donné les ordres nécessaires pour ne pas alarmer madame Stanhope & ma femme, je me laissai conduire par le domestique du marquis, & je volai vers mon ami.

Je fus introduit dans un salon, où je trouvai un gentilhomme & son épouse, que je conjecturai être



le marquis & la marquise. Je ne me trompois pas. « M. Villiers, sans doute, » s'écria le premier. — « Lui-même, mylord... mon ami... »

« Je fais ce que vous voulez dire, me répondit-il, ce n'est pas ici le temps de faire des cérémonies, je vais vous conduire à lui ».

A ces mots, il me mena dans un autre appartement au même étage. « Dubois, » dit-il tout bas à un vénérable vieillard qui ouvrit la porte, « a-t-il dormi ? » — « Non, mylord, il est toujours éveillé. » — « Je vous amène, dit le marquis en s'avancant vers le lit dont les rideaux étoient tirés, je vous amène quelqu'un que vous aviez bien envie de voir ».

« Villiers.... n'est-ce pas, mylord ? » dit Mortimer d'une voix

affoiblie , & en tâchant d'écarter les rideaux.

« Mon cher ami , mon cher Mortimer , » m'écriai-je en m'élançant vers le lit , qui vous a réduit dans cet état ? » Il alloit répliquer.

« Arrêtez , dit le marquis , les médecins vous ont défendu de parler , & je me charge d'être votre interprète » .

Mortimer le regardant d'un air reconnoissant. « Deux mots , mylord , pour apprendre à mon ami tout ce que je dois à votre générosité » .

« Ce n'est pas la peine , mon cher Mortimer ; tout ce que je vois , tout ce que j'entends , me le prouvent assez » .

« Ma mere , Villiers , est-elle instruite ? »

« Ne soyez pas en peine là-dessus , je vous promets de la trom-

per. » — « je vous remercie, Georges. » — « Allons, allons, » dit le marquis, vous allez contre les ordres des médecins. M. Villiers, voulez-vous bien que nous nous retirions ? » Il me prit par le bras, & nous quittâmes l'appartement.

Au lieu de rentrer au salon, je me rendis à notre hôtel, d'un air aisé & même joyeux. Je dis à mon épouse & à madame Stanhope, que Mortimer avoit été à Versailles avec M. l'ambassadeur, & qu'on ne savoit pas s'il reviendrait le lendemain. Ceci fait, je feignis d'être engagé à souper, & retournai chez M. de Liffen. Je le trouvai avec son épouse. Ils me reçurent avec politesse, & même avec affabilité, & le marquis me donna les détails suivans sur l'affaire de mon ami. »

Je revenois d'une terre que je possède



possède dans une de nos provinces éloignées , où j'ai passé un mois. Ma chaise se cassa à deux lieues de Paris, & mon impatience de revoir madame ( en souriant à la marquise ) ne me permit pas d'attendre qu'elle fût raccommodée. Je pris donc le cheval d'un de mes gens, que je laissai venir à loisir dans la chaise, tandis que je partis au grand galop, accompagné de deux autres. En passant dans la rue de . . . . , j'entendis un cliquetis d'épées. J'ordonnai à mes domestiques de me suivre, & , dirigé par le bruit, j'arrivai dans un lieu où je vis un homme adossé contre un mur, qui se défendoit contre trois autres. Outré d'un combat aussi inégal, je mis pied à terre, mes domestiques en firent autant. L'un se chargea des chevaux, l'autre m'accompagna. Nous étions tous deux ar-

*II Partie.*

E

més de pistolets. « Courage, monsieur, » dis-je en avançant ; « nous venons à votre secours ». Comme je parlois , un des scélérats porta un coup de poignard au lord Mortimer , & tous trois essayèrent de prendre la fuite. Je fis feu en cet instant. Celui qui reçut la balle , chancela quelques pas , mais il fut emporté par ses compagnons avec une diligence incroyable. Et je les aurois certainement poursuivi , si la situation du lord Mortimer n'eût exigé des secours pressans. Le sang qu'il avoit perdu le rendoit extrêmement foible , & nous fûmes obligés de le soutenir jusqu'à ma maison , qui étoit tout auprès. J'envoyai chercher des médecins , qui le trouverent en très-grand danger ; mais heureusement aucune de ses blessures ne fut mortelle . . . . vous savez tout le reste.

« Oui, m'écriai-je, je fais que vous êtes le plus généreux des hommes. Je remercie de m'avoir conservé mon ami . . . Je fais plus, je vous estime, je vous aime avec toute l'affection d'un frère ».

« Vous ne sentez donc rien pour moi, dit la marquise avec un sourire malin; toute votre affection, toute votre estime est pour mon seigneur & maître.

« Mon amie, dit gaiement le marquis, vous savez bien que si j'ai droit à quelque estime, c'est à vous que je le dois . . . Mais allons voir, monsieur Villiers, comment se porte actuellement lord Mortimer.

Dubois vint nous recevoir à la porte. « Messieurs, dit-il tout bas, & en mettant un doigt sur ses lèvres, pas de bruit, il est assoupi.

Nous nous retirâmes sur la pointe



du pied. Le marquis m'engagea à rentrer au fallon, mais comme je voulois veiller Mortimer, je me voyois obligé de confier à Louise une partie de la vérité. Je retournai donc à l'hôtel, & j'attendis très-patiemment, jusqu'à ce que madame Stanhope se fut retirée. Louise s'apperçut que j'avois quelque chose qui m'agitoit, & m'en demanda tendrement la cause. Je continuai à me taire. Mon silence l' alarma encore davantage, & elle me pressa avec plus de force & d'inquiétude qu'auparavant. Je lui découvris alors toute l'affaire, en me contentant de diminuer le danger de son frere. J'avois si bien réussi à grossir ses craintes, qu'elle attendoit des nouvelles plus fâcheuses encore; de sorte que sa douleur, quoique très-grande, fut plus modérée que j'aurois osé l'espérer.

Elle entra dans mon plan sans que je le lui eusse communiqué, & fut la première à me dire d'aller sur-le-champ vers son frere, en se chargeant de continuer à tromper madame Stanhope sur le voyage de Versailles.

Je volai auprès de mon ami, que je veillai toute la nuit, & le matin j'eus la douleur de le voir dans un délire violent. Il m'étoit impossible alors de sortir de chez le marquis. J'écrivois donc à Louise en la priant de prendre courage, & je lui découvris combien il me restoit peu d'espoir. Quant à madame Stanhope, je la chargeai de lui dire que M. de V\*\*\* charmé de Mortimer, l'avoit invité à passer plusieurs jours à son château à quelques lieues de Paris, que j'étois compris dans l'invitation, & que nous avions cru devoir l'accepter

par politique, cette visite pouvant contribuer beaucoup à nous faire terminer l'affaire qui nous amenoit en France. Louise agit en héroïne, obéit ponctuellement à mes instructions, & elle n'exhaloit que dans les billets qu'elle m'écrivoit constamment, la douleur dont elle étoit affectée.

En un mot, lord Mortimer demeura plusieurs jours dans le plus grand danger, mais le neuvième il éprouva une crise favorable. Aujourd'hui il seroit assez bien pour quitter le lit, si les chirurgiens le lui permettoient; mais les blessures, quoiqu'en bon état, ne sont pas encore cicatrisées, & il seroit dangereux de les rouvrir. Nous avons tout découvert à madame Stanhope. Je n'entreprendrai pas de vous peindre la scène attendrissante qui suivit cette découverte,



parce qu'elle ne serviroit qu'à affliger votre cœur sensible.

Nous nous perdons en conjectures sur les assassins de Mortimer... Je ne saurois soupçonner la duchesse de Beaufort, quoique souvent l'amour prenne la forme de la haine.

Encore quelques lignes pour décrire notre aimable hôte & son épouse, & je finis. Le marquis n'est pas très-beau, sa physionomie douce & agréable, le fait aimer de tous ceux qui le connoissent, le respecte. Il paroît extrêmement délicat, & il y a tant de noblesse dans toute sa personne, qu'on voit aisément qu'il est homme de qualité. A ces avantages extérieurs, il joint un jugement cultivé & un cœur excellent.

La marquise est grande & bien faite, elle a de fort beaux traits, qui ont cependant plus de dignité

que de douceur , quoiqu'ils soient loin d'être durs ; en un mot , si j'avois à faire une statue de Minerve , je prendrois cette dame pour modele. Quoiqu'elle n'ait pas toute la volubilité des femmes de son pays , elle ne manque pas cependant de vivacité : son esprit n'a pas ce brillant passager qui plaît à l'imagination , sans toucher le cœur ; mais sa conversation est animée par de fréquentes faillies. Je conclurois , d'après cela , que cet aimable couple est aussi heureux qu'il le mérite ; mais j'ai souvent remarqué , sur le front de l'adorable marquise , des nuages sombres , qui m'annonçoient assez qu'elle avoit éprouvé le sort commun à tous les hommes. Adieu mylord , Mortimer me charge de vous assurer de son attachement , ainsi que lady Morden & miss Craven.

GEORGES VILLIERS.

LETTRE XIV.

*De Miss Craven à M. Craven.*

( Avec la précédente incluse. )

JE présume que vous avez lu l'incluse... quelle horrible affaire.... J'ose assurer que cette effrontée de madame de Beaufort a eu part à tout cela.

Dieu nous délivre d'un pareil amour. Du poison & des poignards?... Voilà de jolies douceurs, en vérité.... Je perds patience quand je songe à une pareille dévergondée.

Mais savez-vous, ma chere maman, que j'ai de violens soupçons que cette aimable marquise est ab-

E s



solument là .... Je n'en dirai pas davantage pour l'instant.

Je n'ai pas vu les Woodville, depuis que je vous ai écrit .... L'on vient m'annoncer que madame O'Flaherty est en bas.

Je suis enfin débarrassé de mon agréable visite; après les premiers complimens de madame la mariée, j'osai lui demander si elle avoit apporté la lettre de sa cousine. « Non, en vérité, répondit-elle en rougissant, je n'ai pu la trouver, & il faut que j'en parle à M. O'Flaherty ». A ces mots, elle fit une révérence, sortit de la chambre, & nous ne l'avons pas revue depuis. Adieu, ma chère maman, jusqu'à une autre occasion.



LETTRE XV.

*De Madame Craven à Miss Craven.*

MA CHERE LUCIE,

Une lettre de Chapman a fait ce que vous trouviez impossible. Je suis heureuse, extrêmement heureuse que vous ayez enfin cessé de rejeter un homme qui est digne de vous à tous égards. Il en est si transporté, qu'il n'entre pas dans beaucoup plus de détails que vous. Mais le style différent de sa lettre est, pour M. Craven & pour moi, une preuve certaine que vous avez agi comme nous le désirions. Soyez bien sûre, ma chere enfant, qu'en consentant à votre propre bon-

heur, vous assurez celui de vos  
parens, & je suis bien convaincue  
que ce sera toujours pour vous une  
considération secondaire.

Recevez donc, ma chere fille,  
la bénédiction de votre pere & la  
mienne; hâtez-vous de revenir  
auprès de nous, pour la recevoir  
de nos levres. Je suis bien sensible  
aux accidens divers de nos amis  
sur le continent. Puisse le ciel nous  
réunir tous, & nous rendre heu-  
reux! Adieu, mon amour, votre  
pere me charge de vous dire mille  
choses tendres... Vous ne savez  
pas combien vous êtes chere au  
cœur de

MATILDE CRAVEN.





## L E T T R E X V I.

*De Miss Craven à M. Craven.*

AH! ma chere maman, vous êtes si douce, si bonne!... Mais Chapman vous a trompé!... Il est vrai que j'ai bien avoué sentir une es-  
pece de partialité pour lui, mais je vous réponds que ce n'étoit pas assez pour autoriser l'espoir présomp-  
tueux auquel il paroît s'être livré.

Je reçois une lettre du continent. Je m'empresse de vous l'envoyer. Adieu, ma chere maman; malgré toute ma folie, toutes mes légé-  
retés, je vous conjure, ainsi que mon cher pere, de croire que je suis aussi reconnoissante, & que je vous aime autant que si j'étois la plus grave & la plus sage miss de la terre.

( No )

---

---

LETTRE XVII.

( Incluse dans la précédente. )

*De M. Williers au Lord Morden.*

*Paris.*

L'IMPATIENCE de Mortimer a retardé son rétablissement , & il est toujours à l'hôtel de Liffen... Ce qui est plus extraordinaire , c'est que nous y sommes tous réunis. Le marquis & la marquise n'ont pas voulu laisser enlever Mortimer , ni consentir à le laisser séparer de ses amis; en conséquence , madame Stanhope & Louise sont venues demeurer avec nous.

Vous êtes sans doute impatient de savoir si nous avons découvert la personne qui a mis les assassins

( III )

en jeu. Je ne puis satisfaire entièrement à votre curiosité, mais je m'empresse de vous dire tout ce que je fais moi-même.

Il y a trois jours que, étant assis dans l'appartement de Mortimer, mon domestique me remit le billet suivant.

*A M. Williers.*

MONSIEUR,

Si vous voulez vous donner la peine de passer dans une maison de peu d'apparence, au coin du quai de\*\*\*, vous y trouverez une personne qui veut réparer, autant qu'il est en son pouvoir, tout le mal qu'il a fait, en découvrant celui qui l'a porté à son lâche attentat contre le lord Mortimer.

Si vous craignez quelque nou-



veau dessein, vous pouvez amener avec vous telle fuite qu'il vous plaira.

« Qu'est-ce que ce papier ? s'écria Mortimer ; vous paroissez agité » .

« Oh ! vous ne connoissez pas toutes mes petites affaires . . . ; supposez que ce soit un billet doux » . Je me levai , & sortis avec la sage précaution de me faire suivre par deux laquais. Nous arrivâmes à la maison que l'on nous avoit indiquée , & qui avoit en effet fort peu d'apparence. L'on nous fit monter dans une espece de galetas , où je trouvai sur un grabat un fantôme pâle & défiguré qui se leva à mon entrée.

« C'est vous qui vous nommez Villiers ! dit-il d'une voix foible. Je lui répondis que oui. « Hélas ! monsieur, pourrez-vous pardonner à un malheureux moribond, qui s'avoue

l'un des auteurs d'un attentat infâme contre la vie de votre parent ?  
Je treffaillis involontairement.

Je ne m'étonne pas, ajouta-t-il, de l'horreur que je vous inspire.... Mais laissez-moi espérer d'obtenir, par votre moyen, le pardon du lord Mortimer, sans lequel je ne puis quitter ce monde en paix. Puis-je espérer de vous cette faveur ?

« Oui répondis-je, & je me flatte que le ciel vous pardonne aussi. Mais vous m'avez promis de révéler le cruel instigateur de cette infâme affaire. »

« Je suis prêt à le faire .....  
C'est le marquis de Beauville ». — « Le marquis de Beauville ! Bon Dieu, qui a pu engager un gentilhomme, avec qui mon ami n'a jamais eu la moindre liaison, qu'il ne connoît pas même per-

sonnellement, à se rendre coupable d'un aussi lâche attentat ?

Monsieur, répondit-il, je connois les motifs aussi peu que vous-même. . . Tout ce que je fais, c'est que, la veille, le marquis m'acosta dans la rue. Sans doute, il remarqua dans ma contenance quelque chose qui lui fit croire que je pouvois être l'homme qu'il lui falloit. Il me dit de le suivre dans une allée peu fréquentée, où, me présentant une bourse, il me demanda si je voulois la mériter, en lui rendant un petit service. Je devinai aussi-tôt ce dont il pouvoit s'agir, & cette idée me fit hésiter. J'étois retenu d'un côté par les principes de vertu que j'avois reçus dans ma jeunesse, & qu'une suite de mauvaises actions n'avoit pu déraciner entièrement de mon cœur; mais la vue de la bourse, l'affreuse indi-



gence dans laquelle je me trouvois, firent faire aisément des sensations qui commençoient déjà à bien s'affoiblir d'elles-mêmes. En un mot, je consentis à faire ce qu'il désireroit, je demandai même des complices pour rendre plus sûre l'exécution de mon crime. Les premiers approches du vice sont pénibles, & nous tremblons à chaque pas; mais plus nous en approchons, moins il nous inspire de frayeur, jusqu'à ce qu'enfin nous tombions dans un abîme de crime, d'où il ne nous est plus possible de revenir.

C'est ce qui m'est arrivé.... Je me suis enfoncé dans cet abîme, & je n'ai plus à présent d'autre espoir qu'un malheur assuré. Je vous fatigue, monsieur, le ciel a interposé son secours & sauvé le lord Mortimer. Je suis celui que le marquis Liffen a blessé si dangereuse-

ment. Mes complices m'entraînent, & l'on délibéra alors s'il ne falloit pas me tuer absolument. Un d'eux plus sensible que les autres, m'a sauvé de la mort & m'a amené ici. Mais grand Dieu ! « si j'ose encore prononcer son nom » quels tourmens n'ai-je pas enduré depuis que la douleur a réveillé en moi la voix de la conscience, & quand l'une me fait appeller la mort à mon secours, comme la fin de toutes mes peines ; l'autre me la fait regarder avec horreur, comme le commencement de mon supplice.. Mais, monsieur, je ne prétends pas vous retenir plus long-temps ; seulement, je vous supplirai, de nouveau, de me faire obtenir mon pardon du lord Mortimer ; ce sera une consolation pour le dernier moment d'un malheureux.... qui

ne doit ses infortunes qu'à la mauvaise conduite.

Il s'arrêta ici , & sa conversation , qui étoit si fort au-dessus de l'état dans lequel je le voyois , piqua fortement ma curiosité. En conséquence , après l'avoir assuré du pardon du lord Mortimer , & lui avoir fait offre de services , je lui témoignai mon desir de connoître les principales circonstances de sa vie : Monsieur , dit-il , vous serez satisfait , quoique ce récit ne puisse vous inspirer pour moi qu'horreur & dégoût. Mais c'est une humiliation que j'ai méritée , & que je dois supporter en toute justice. Ces mots prononcés avec l'accent de la douleur , me firent repentir de ma demande , & je refusai d'abuser de sa complaisance. Mais il insista avec tant de force , que je fus obligé de



céder ; & il commença de la manière suivante.

*Histoire de M. Dalton.*

Je suis le plus jeune fils d'une bonne famille d'Irlande, nommée Dalton. Mon pere demouroit à quelques lieues de la capitale, dans un petit bien qu'il avoit reçu de ses ancêtres, qui étoient plus célèbres par leurs vertus que par leur opulence. J'avois beaucoup de freres & de sœurs ; & mon pere persuadé que rien n'étoit meilleur qu'une bonne éducation, non-seulement pour nous rendre vertueux, mais encore pour nous assurer un bien-être, nous fit instruire de bonne heure dans les élémens des sciences & belles-lettres.

Pour cet effet, il prit un instituteur dans sa maison, la médio-

crité de sa fortune ne lui permettant pas de nous envoyer aux écoles publiques. Les filles & les garçons étoient également l'objet de ses soins, & tous étoient instruits également ; de sorte que mes sœurs acquirent plus de connoissances que n'en possèdent ordinairement le commun des hommes. Quoique dans la suite de ma vie je n'ai gueres répondu aux attentes de mon pere, je surpassois alors mes freres & mes sœurs. Mon avidité pour acquérir des connoissances étoit sans bornes, & je consacrois à l'étude le temps qu'ils passaient au jeu. Ma famille craignit enfin que ma trop grande application ne fît du tort à ma santé. Ma mere m'emmena avec elle à Dublin, où elle passa l'hiver suivant chez un ami. L'on nous conduisit dans le grand monde, où l'on me fit voir toutes les belles

choses propres à flatter l'imagination d'un enfant. On m'apprit à danser, à monter à cheval. Mais mon cœur aspirait toujours après la solitude & les livres, & tous les momens que je pouvois enlever à la dissipation, étoient consacrés à mon délassement favori.

Un jour ma mere voulut me surprendre dans ma retraite, & elle me trouva occupé à faire un sonnet. Enchantée de la découverte de ce nouveau talent, qu'elle ne me connoissoit pas, elle s'empressa d'en faire part à mon pere. Cette nouvelle produisit un effet tout différent. Il vouloit bien que ses enfans connussent les écrits des autres, mais il craignoit de leur voir la manie d'être écrivains à leur tour.

Le penchant que je montrois pour la poésie, lui causa beaucoup d'inquiétude, & il ne put même s'empêcher



s'empêcher d'en parler un jour dans une société nombreuse , où se trouvoit M. G..., célèbre procureur. Cet homme l'assura que rien n'étoit plus propre à rallentir mon génie que l'étude des loix , au moins le genre que lui-même avoit embrassé. Dans sa jeunesse il s'étoit livré aussi à la poésie ; mais les conseils prudents de ses amis l'en avoient détourné , & en l'attachant à sa profession actuelle , lui avoient fait préférer au plaisir de faire des vers , celui de gagner de l'argent. Mon pere , frappé de ce discours , entra dans une conversation plus particuliere , & , avant de se séparer , il fut résolu entr'eux que j'entrerois chez M. G...

On fut bientôt d'accord des conditions , & je me fixai chez mon nouveau maître. L'étude rebutante des loix s'accordoît mal avec mon

caractere , & pendant quelque temps je regardai la privation de mon amusement ordinaire, comme la plus cruelle des infortunes. Mon pere , qui, comme je l'ai déjà dit, vouloit bien que je lusse , mais non pas que j'écrivisse , m'offrit de me fournir des livres à mes heures de loisir ; mais M. G... s'y opposa , & ses raisons l'emporterent.

Pendant un certain temps , M. G... n'eut pas lieu d'être fort content de mes services , mais mon esprit étoit trop actif pour rester long-temps dans cet état d'inertie. Bientôt je me livrai à mes occupations avec un zele extrême, qui obtint son approbation , & fit cesser les frayeurs de mon pere.

A la fin de ma troisieme année de cléricature, mon pere me fit un cadeau , qui, autrefois, auroit été pour moi d'un prix infini ; c'étoit

une collection de livres choisis dans les langues savantes , outre quelques ouvrages anglois & françois ; mais mon goût pour les belles lettres s'étoit évanoui. Les auteurs de l'antiquité , dont j'avois négligé les langues , n'avoient plus de charmes pour moi , & je ne lisois plus que ces productions éphémères , qui peuvent faire beaucoup de mal & aucun bien. En un mot, je n'avois plus de principes fixes ; & si je continuois à me bien conduire , c'étoit plutôt par l'absence du vice , que par l'impulsion de la vertu.

J'approchois de ma dix-neuvieme année , & de la dernière de ma cléricature , lorsqu'un matin une dame d'un certain âge , accompagnée de sa fille , vint consulter M. G... sur une contestation qu'elle avoit avec un parent. J'étois présent , mais je fis beaucoup plus d'atten-



tion aux regards de la jeune personne, qu'aux discours de sa mere. La premiere, en effet, étoit d'une beauté frappante. L'incarnat d'une modestie naturelle coloroit ses joues, & donnoit de la vivacité aux yeux les plus languissans que j'aie jamais vus; en un mot, sa figure & toute sa personne étoient un charme continuel. Elle remarqua mon admiration, & les roses de ses joues en devinrent plus vives; mais certains regards timides, qu'elle lançoit de temps en temps de mon côté, me donnerent lieu de me flatter que nos sentimens étoient réciproques.

Leur visite se termina bientôt, & elle me parut encore plus courte qu'elle ne l'avoit été réellement. J'accompagnai les dames jusqu'en bas, & en mettant la plus jeune dans sa chaise, je lui pressai la main involontairement. Elle la retira avec

un mélange d'indignation & de surprise, & les porteurs s'éloignèrent avec leur aimable fardeau , avant que j'eusse pu lui faire mes excuses , ou m'informer de son nom.

Depuis cet instant , je devins indifférent à tout ce qui m'avoit plu jusqu'alors. Cependant j'allois au spectacle aussi souvent qu'il m'étoit possible , dans l'espoir qu'un heureux hasard pourroit m'offrir la vue de ma divinité.

Un soir que je me retirois , je rencontrai deux porteurs qui sembloient ivres , & qui conduisoient une dame. Je passai sans faire d'autre attention à cette circonstance , mais bientôt un cri de frayeur me fit tourner la tête. Les porteurs étoient tombés , & avoient renversé la chaise. Je volai au secours de la dame , & je parvins à la

dégager , en jurant contre la maladresse des porteurs... Mais jugez de ma surprise, de mes transports , en retrouvant l'objet que je cherchois depuis si long-temps... c'étoit elle-même !

Je lui témoignai , par les expressions les plus tendres , tout le plaisir que je ressentais ; & elle me remercia d'une voix douce & timide. Je ne songeois nullement combien l'heure & la place étoient peu faites pour tenir conversation ; & , pour me faire sentir l'inconséquence de ma conduite , il fallut qu'elle me témoignât ses craintes sur l'inquiétude où son absence pourroit jeter sa mere. Je lui demandai alors la permission de l'accompagner jusque chez elle , ce qu'elle m'accorda avec une aimable ingénuité.

Lorsque nous fûmes à la porte , elle me pria d'entrer , mais je la



refusai alors , en disant que j'aurois l'honneur de venir savoir , le lendemain dans la matinée , comment elle se trouvoit après sa frayeur. Je m'éloignai ensuite précipitamment , aussi-tôt qu'elle eut passé le seuil de la porte , tant je craignois qu'elle ne me refusât l'invitation que je me faisois moi-même. Le lendemain matin je volai chez elle , & ayant fait dire mon nom , que je lui avois déjà appris la veille , je fus introduit sur-le-champ. La mere me reçut avec beaucoup de plaisir , & me remercia de l'air le plus reconnoissant , du service que j'avois rendu à sa chere fille. La derniere parla peu , mais ses regards dirent bien des choses. Pardonnez-moi si j'insiste trop sur ce temps de mon bonheur & de mon innocence , j'aurai bientôt à vous raconter des événemens bien différens.

Madame Getlleyn , c'étoit le nom de la vieille dame , m'invita à dîner avec elle. Depuis ce jour mes visites furent souvent réitérées, & je ne tardai pas à parler de ma passion à la charmante Fanni. Elle m'écouta avec une modeste rougeur, & elle m'avoua enfin qu'elle sentoît pour moi un penchant égal. O funeste confidence ! O simplicité trop crédule ! Malheureux ! malheureux que je fus d'en tirer avantage ! Oui , je déchirai le cœur de celle qui seroit morte pour me procurer un instant de satisfaction... Je détruisis le repos de celle qui auroit endured mille morts pour assurer mon bonheur.

Ma passion n'étoit pas encore abattue, mais mon amante infortunée soupiroit dans une douleur secrète. J'allois toujours la voir, mais mes visites étoient moins fré-

quentes. Mon cœur gémissoit de la voir pâle, défigurée, de lui voir toujours les yeux humides de larmes; & une fausse délicatesse ne me permettoit pas de lui offrir la seule réparation qui restât en mon pouvoir. Je m'imaginois qu'une femme qui avoit été si complaisante pour moi, seroit également prodigue de ses faveurs avec les autres. Idée vaine & ridicule! Ma Fanni étoit la pureté même, quoi-qu'elle eût succombé dans un instant de délire. Elle gémissoit sans cesse; & l'idée d'un crime qui étoit à moi seul, la fit enfin tomber malade. Sa délicatesse fut si grande, que jamais elle ne me fit sentir ce que je devois faire, que par des regards tristes & languissans.

O Dieux! & j'ai osé insulter à tant de délicatesse!... J'ai pu me jouer d'une sensibilité si extrême!...



O Fanni ! Fanni ! ... Du séjour de la gloire céleste où tu regnes actuellement, ne souris-tu pas aux tortures du malheureux qui a causé ta perte ? Oh ! non ... tu étois la douceur même, & tu aurois caressé le serpent qui t'eût percé le sein.

Je vous prends beaucoup de temps, mais je ne puis réprimer mes émotions, quand je considère avec quelle monstrueuse cruauté je me suis conduit envers cette aimable créature.

Le temps vint enfin où elle ne put cacher plus long-temps son indiscretion..... Elle se trouvoit enceinte. Elle me communiqua, en pleurant, cette circonstance... J'affectai de rire de ses frayeurs, & je lui citai vingt méthodes pour déguiser la grossesse, toutes aussi extravagantes & aussi impraticables les unes que les autres. Elle

m'écouta en silence , & sortit de la chambre avec un regard qui me perça jusqu'au cœur... Cependant je ne pus encore surmonter mes insensés scrupules. Je croyois que ce feroit pour moi un déshonneur éternel , que d'épouser une femme qui avoit montré tant de foiblesse.

Je fus deux jours sans aller à la maison , & le lendemain je reçus un message de madame Alleyn , qui demandoit à me voir sur-le-champ. Comme je n'avois pas encore perdu tout sentiment d'honneur , j'obéis à ses ordres , quoique je craignisse l'événement.

C'étoit précisément ce que j'attendois. Elle s'étoit apperçue de la situation de sa fille , & elle étoit parvenue à connoître toute la vérité , en mêlant les menaces aux prières. Contre les craintes de Fanni , cette découverte ne produisoit d'au-

tre effet que de m'envoyer chercher sur-le-champ. Lorsque j'entraï, madame Alleyn me parla à-peu-près de la manière suivante.

« J'ai long-temps cru, M. Dalton, que je n'avois que de la reconnaissance à vous témoigner pour le service que vous avez rendu à ma fille : mais je vois, à mon grand chagrin, que je vous dois un sentiment contraire.....

O M. Dalton... est-il possible que vous, que je croyois incapable de fourberie & de cruauté, vous vous soyez rendu si coupable de!...

Oublions ce qui s'est passé. Je ne doute pas que votre intention ne soit de faire, à ma fille, la réparation que vous lui devez, pour le tort que vous lui avez fait... Sa fortune est peu de chose, mais vous pouvez l'augmenter de beaucoup dans votre état, & ma maison



vous est ouverte jusqu'à cet instant » .

Elle cessa d'attendre ma réponse. J'hésitois..... Fanni pénétra ma pensée , avec un courage qui lui fait honneur , elle se jeta aux pieds de madame Alleyn , & s'écria ...

« Cessez , madame , je vous en conjure... Jamais , jamais M. Dalton ne me reprochera d'avoir contraint sa volonté. Non , je proteste ici solennellement , & j'en prends le ciel & la terre à témoin , que jamais je ne ferai sa femme » .

Madame Alleyn se retira aussi effrayée que surprise. Je sentis un instant une sensation de plaisir de ce qu'elle m'avoit ainsi refusé ; mais cette indigne émotion fit bientôt place à l'admiration..... J'allois parler , lorsqu'elle m'interrompit.

« Si vous voulez me solliciter actuellement, dit-elle, vous savez que

je ne puis être à vous; épargnez-moi donc, je vous conjure, des tourmens inutiles; quittez-moi pour toujours ». — « Vous quitter pour toujours!... O Fanni, ne dites pas cela! » — « Arrêtez, monsieur, je ne saurois vous entendre. Il y a quelques minutes que j'aurois pu vous écouter avec plaisir.... actuellement il n'est plus possible ».

« Fanni, Fanni, s'écria madame Alleyn, pourquoi avez-vous fait ce vœu? » — « Ma chere maman, épargnez-moi, je ne puis le révoquer ». — « O ma chere Fanni, m'écriai-je, votre vœu étoit imprudent, ne le tenez pas..... Je veux ».....

Je m'arrêtai de nouveau.... Je regardai Fanni. Le rayon de plaisir qui avoit éclairci un instant ses traits étoit évanoui..... Pourquoi insistai-je sur cette scene? Je l'aban-

donnai ; je la laissai en proie à la calomnie de la multitude.

Je me présentais encore quelquefois à la maison , mais on me refusoit la porte ; & bientôt après , j'appris que toute la famille s'étoit retirée à la campagne.

Ainsi fut interrompue ma liaison avec miss Alleyn , mais je ne pus pas aussi aisément me délivrer des remords qui me tourmentoient. Mon esprit étoit dans un combat continuel entre l'amour , la compassion & la fausse délicatesse. L'amour l'emporta enfin , & je m'occupois des moyens de me rapprocher de Fanni, lorsque l'on m'apporta cette lettre. Lisez-la , monsieur , car je n'en ai pas la force , dit-il , en mettant sa main dans son estomac , d'où il tira un petit étui de soie , qui pendoit à un ruban attaché à son cou... Il pressa



le papier contre ses lèvres , leva ses yeux au ciel , & les fixant de nouveau sur le papier , avec un regard de douleur . . . soupira . . . & me le présenta. Je vous en envoie copie.

*A M. Dalton.*

« Avant que vous receviez ces lignes , celle qui les a écrites ne fera plus ! O Dalton ! cette réflexion vous causera-t-elle quelque douleur ? Mais que dis-je . . . vous qui avez pu abandonner , à la honte , au désespoir & à l'infamie , la femme qui vous a tout sacrifié ; vous ne sentirez qu'une émotion agréable , en apprenant que vous êtes séparé d'elle pour toujours . . . . Jouissez de cette idée , Dalton ; représentez-vous cette femme que vous chériez autrefois , succombant sous le poids de l'affliction. Ses joues que ,

dans des temps plus heureux , vous compariez à la rose nouvelle , sont pâles & flétries... Ces yeux que vous admiriez , sont hagards & distinguent à peine les objets..... Représentez-vous le dernier soupir errant sur ces levres , qui ont trahi imprudemment le secret d'un cœur plus imprudent encore. Représentez-vous la pauvre Fanni étendue sans vie & sans mouvement , une mere tendre qui pleure sur elle , & qui maudit son destructeur !..... Ce portrait a-t-il pour vous quelque chose d'effrayant ? vous détournez-vous avec horreur ? votre sang se glace-t-il dans vos veines ?... Ah ! Dalton , Dalton ! pourquoi avez-vous été si long-temps à vous repentir ? Pourquoi votre compassion a-t-elle été si tardive ?

« Dalton , donneras-tu un soupir à ma mémoire ; verseras-tu une

larme sur mon tombeau ». — Je ne pus retenir mon émotion, mylord, à la lecture de cette lettre. Je détournai la tête pour cacher mon attendrissement.

Vous êtes affecté, monsieur, dit l'infortuné Dalton, vous êtes affecté jusqu'aux larmes ! Ah ! si vous eussiez connu ma Fanni !... ma Fanni ! Malheureux que je suis, puisse-je lui donner ce nom ! moi qui ai eu la barbarie de la laisser en proie, comme elle le dit d'une manière si touchante, à la honte, au désespoir, à l'infamie !

La lecture de cette lettre me rendit tout extravagant, je sortis de la maison dans un transport de délire. Je courus chez madame Alleyn ; je pressai les gens de me dire où elle s'étoit retirée à la campagne. J'employai alternativement les promesses, les prières & les menaces.



Tout fut inutile , & depuis ce moment , je n'ai pas revu madame Alleyn ; mais les papiers publics ne m'ont que trop confirmé la mort de Fanni.

Je ne pus supporter les remords de ma conscience. Pour les soulager en partie , je m'affociai avec une troupe de jeunes débauchés , qui cherchoient , comme moi , à écarter la réflexion en se plongeant dans le vice.

Mon maître s'aperçut enfin de mes désordres , & il me représenta , avec douceur , les conséquences funestes de cette conduite. Je répondis fierement que j'étois assez grand pour me conduire. Il me répliqua avec aigreur , & la dispute devint violente. A la fin , enflammé par la passion , j'oubliai tout le respect que je lui devois , & j'allai jusqu'à le frapper. J'aurois donné tout l'uni-

vers pour retenir le coup , mais c'étoit impossible ; je tombai donc à ses pieds pour implorer son pardon. « Dalton , me dit-il d'un ton calme, levez-vous & écoutez moi » . J'obéis. « Vous devez sentir , ajouta-t-il , qu'après ce qui vient de se passer , nous ne pouvons plus vivre ensemble. Je ne vous veux pas de mal , mais je ne veux pas vous revoir.... Je ne découvrirai pas à vos parens la cause de notre séparation : gardez le secret de votre côté ; quittez le royaume , & je vous recommanderai à un célèbre procureur de Londres , mon proche parent. Vous pourrez finir avec lui le temps de votre cléricature. Si vous vous conduisez bien , vous gagnerez son amitié , & peut-être vous recouvrirez la mienne. Je vais vous donner une somme d'argent pour vous défrayer dans la route ,

& je représenterai les choses à votre pere , de maniere qu'il puisse y ajouter quelque chose .. Ne me répondez pas , mais préparez-vous à partir ; le paquebot met à la voile dans deux jours. Je voulus de nouveau me jeter à ses pieds... Il ne voulut pas le souffrir ; mais il m'ordonna de ne lui rien répondre , & nous nous séparâmes. Toutes les choses furent arrangées comme il l'avoit dit , & mes parens n'eurent pas le moindre soupçon. Ils me donnerent leur bénédiction , avec un billet de banque de cinquante livres sterling. J'aurois voulu que le jour du départ du paquebot eût été le dernier de mon existence ; mais la mesure de mes crimes n'étoit pas encore remplie. J'arrivai à Londres , je remis mes lettres à M. L\*\*\* , & je fus parfaitement bien reçu.



Le caractère de mon nouveau maître étoit bien différent de celui de M. G\*\*\*. Le dernier, il est vrai, aimoit l'argent, mais c'étoit pour le bien employer; & il ne fit jamais de bassesse ni de friponneries pour en gagner.

Il n'en étoit pas ainsi de M. L\*\*\*; son insatiable avidité ne pouvoit être égalée que par la variété des subterfuges & des friponneries qu'il employoit pour voler ses cliens, ainsi que par le soin excessif qu'il prenoit de le conserver. En conséquence, quoiqu'il se dispensât d'honnêteté pour lui-même, il la recommandoit fortement à ceux qui étoient sous lui; & quelques jours après mon arrivée, je reçus une longue exhortation sur cet article.

Je mis tant d'application à mes devoirs, qu'il me distingua bientôt

de ses autres clerks , & je commençois à me flatter que mes anciennes habitudes étoient entièrement déracinées. Hélas ! combien je me trompois ! Le vice avoit jetté dans mon ame des racines trop profondes pour être détruites entièrement , & s'il paroïssoit un instant assoupi , ce n'étoit que pour se réveiller avec plus de force , lorsque l'occasion se présenteroit. Un soir que j'étois à la comédie , sur la fin de ma servitude , j'entrai en conversation avec un jeune homme d'un extérieur fort agréable. Il fit des remarques si judicieuses sur la piece , sur le jeu des acteurs ; il lâcha tant de faillies , que je fus enchanté de sa personne , & que je lui demandai la permission de cultiver sa connoissance. Il me l'accorda avec franchise , & parut aussi charmé que moi-même de l'idée d'une con-

noissance plus intime. Nous nous donnâmes rendez - vous au café pour le lendemain au soir , & nous nous séparâmes. Je comptai les minutes avec impatience , jusqu'à ce que l'heure du rendez - vous fût arrivée. J'allai au café ; je trouvai M. William , & je l'accompagnai à une taverne où nous soupâmes. J'eus bien de la peine à le quitter sur le minuit pour rentrer à la maison , tant il avoit su s'emparer de toutes les facultés de mon ame. A cette époque , environ , j'allai avec mon maître signer un testament fort important , & dont il étoit chargé. Cette circonstance vous paroîtra d'abord n'avoir aucune liaison avec mon histoire , mais vous en jugerez autrement par la suite.

Je passois alors avec William tous les instans dont je pouvois disposer.



disposer. Au bout de quelque temps, je découvris qu'il affectoit une grande liberté de penser. Cette circonstance me déplut un peu ; car , malgré mes crimes , j'avois conservé le sentiment des principes religieux dans lesquels j'avois été élevé. Mais bientôt je m'y accoutumai ; & l'habitude fit disparoitre l'horreur que cette découverte m'avoit inspirée. Un soir il me pria de l'accompagner à une table de jeu. Cette proposition m'effraya , j'hésitai un instant , & je finis par y aller. J'étois bien résolu au moins à ne pas jouer . . . . Vaine résolution , je me laissai séduire , & je gageai pour William ; il fut malheureux , ce qui n'étoit pas étonnant , car il jouoit avec un fameux escroc. En conséquence , je doublai mes paris , je perdis encore , & je

*II. Partie.*

G

rentrai à la maison sans avoir un sou dans ma poche.

William me consola, en m'observant que le même hasard, qui m'avoit rendu malheureux aujourd'hui, me rendroit heureux demain, & en me promettant une somme d'argent suffisante pour me rembarquer au jeu. En un mot, je devins un joueur déterminé, & j'éprouvai toutes les vicissitudes attachées à cet état. Mon maître ne vit pas ou ne voulut pas voir l'irrégularité de ma conduite : à cette époque, il étoit extrêmement enthousiasmé de mon intelligence, me confioit tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, son argent; & je recevois, en son nom, des paiemens, je donnois des quittances, des décharges, &c. C'étoit une forte tentation pour un homme qui avoit presque renoncé à tout

sentiment de vertu. Je ne pus y résister. J'escroquai plusieurs sommes d'argent , qui toutes furent englouties au jeu. Un gentilhomme, client de mon maître , suivit la coutume ordinaire de me confier ses paiemens , quand celui-ci étoit dehors ; cet argent alla avec le reste , & le gentilhomme qui devoit passer un mois à la campagne , revint en moins de quinze jours. M. L\*\*\* , qui, sur l'article de l'argent, ne connoissoit ni vraie ni fausse délicatesse, demanda son paiement à ce gentilhomme, & il apprit, à son grand étonnement , qu'il étoit payé depuis long-temps.

J'eus un terrible orage à essuyer , au retour d'une partie que j'avois faite avec William. M. L\*\*\* me fit des reproches dans les termes les plus grossiers , & me menaça des poursuites les plus rigoureuses.



Frappé comme d'un coup de foudre de cette découverte , j'avouai tout ; & , en conséquence , M. L\*\*\* sortit sur-le-champ , en fermant la porte à double tour. La confusion inséparable du crime me rendit immobile , au point que quand j'aurois eu les moyens de me sauver , je n'en aurois pas profité. En moins d'un quart d'heure la porte s'ouvrit , & M. L\*\*\* s'avançant , dit à deux hommes qui le suivoient : Voilà votre prisonnier. Je fus arrêté sur-le-champ , mis dans un fiacre , & conduit à Newgate. Ah ! monsieur , vous me plaindriez , malgré mes torts , si vous saviez tout ce que j'éprouvois alors.

Aussi-tôt que William eut appris mon infortune , il vint me voir. Je ne lui reprochai pas la part qu'il avoit eue à mon malheur ; car , excepté dans cette dernière circon-

tance , il avoit été toujours aussi malheureux que moi. Il tâcha de m'amuser jusqu'à ce que l'heure de se retirer fût venue , & il me quitta , en me promettant de revenir le lendemain.

Jamais je n'avois éprouvé d'horreur pareille à celle de cette nuit ; cependant la terreur n'amena pas le repentir. Toutes mes idées étoient absorbées par la honte d'une mort ignominieuse , & des projets de vengeance contre M. L\*\*\*. Pendant quelques jours , je gardai un silence morne & obstiné , quoique William fût toujours avec moi ; mais l'habitude qui accoutume l'imagination aux choses les plus désagréables , me rendit bientôt , sinon content , du moins tranquille dans ma situation.

Le temps de mon jugement approchoit ; & , pour qu'il n'y eût au-

un vice que j'ignorasse, je passois  
 les journées & les nuits entieres  
 dans l'ivrognerie la plus brutale.  
 Trois jours avant celui qui devoit  
 décider de mon sort, le geolier  
 m'amena un monsieur qui ne me  
 parût pas inconnu. Je ne me trom-  
 pois pas; c'étoit le beau-frere de la  
 personne, dont M. L\*\*\* avoit reçu  
 le testament, & auquel il avoit,  
 en même-temps, servi de témoin.  
 Après un long préambule, dans  
 lequel il me témoigna combien il  
 plaignoit mon malheureux sort, il  
 m'expliqua l'affaire qui l'amenoit  
 à moi, & qui, certainement, étoit  
 une infâme fripponnerie. Il avoit  
 besoin de mon secours... O ciel!  
 je ne saurois continuer, laissez-moi  
 ensevelir cette honteuse affaire dans  
 un oubli éternel. La crainte d'une  
 mort certaine, si je refusois.....  
 L'espoir de la vie & de la liberté,



si je consentois , me firent donner les mains à une action que mon ame abhorroit. Il est vrai que jamais je ne pus me rétracter lorsqu'une fois je fus libre , mais j'en fus empêché par un faux honneur. La personne qui m'arracha ainsi à un sort ignominieux , me proposa de passer en pays étranger , jusqu'à ce que le souvenir de mon dernier accident se fût évanoui ; il me promit de me remettre des sommes assez considérables , pour me faire vivre dans une certaine aisance... Ah ! Dieux ! que je l'ai payée cher , puisque je l'ai achetée aux dépens de tout ce qu'un honnête homme peut avoir de plus sacré.

William m'accompagna en France , pays que je choisis de préférence à tout autre , parce que j'en entendois & que j'en parlois la langue. Je ne cherchois alors que

les moyens de me dissiper & de m'arracher à moi-même ; & le jeu fut encore une de mes principales ressources. Nous nous y livrâmes avec avidité, mais nous y éprouvâmes des succès bien divers. William eut avec un mousquetaire une dispute qui lui coûta la vie. Son adversaire fut obligé de fuir quelque temps ; mais le crédit de sa famille lui fit obtenir sa grace & son rappel. Il s'étoit rencontré, dans la discussion de cette affaire, quelques circonstances qui attaquoient un peu la réputation de William, & par conséquent la mienne. Mes premières connoissances me négligerent d'abord, & finirent par m'abandonner entièrement. Les sommes que m'envoyoit M. \*\*\*, devenoient moins fréquentes, & il cessa même absolument de m'en faire passer. Je lui écrivis une ou

deux fois, en le menaçant de découvrir toute l'affaire, la scène d'iniquité dans laquelle j'avois eu part, s'il cessoit de m'envoyer des secours. Il me fit réponse que le déguisement n'étoit plus nécessaire, & qu'il se moquoit de mes menaces. Je fus alors réduit à m'associer à une foule de bandits qui mettoient le public à contribution. Quelques déprédations que nous commîmes, nous mirent dans l'impossibilité de sortir de jour. Ce fut dans une de mes excursions nocturnes que je rencontrai le marquis de Beauville. Vous savez quelle fut la suite de cette entrevue; en conséquence, il est inutile de vous la répéter. Je vous ai déjà dit que j'avois été blessé dans cette nuit fatale..... Si j'avois reçu à temps des secours, peut-être aurois-je pu



me rétablir pour supporter de nouveaux malheurs. Mais , faute de soins , mes blessures se sont envenimées , & je ne crois pas qu'il soit possible de les guérir. Dans cette situation , trop malheureux pour désirer la vie , trop coupable pour oser invoquer la mort , j'attends à chaque minute le coup fatal qui fait à-la-fois mon espérance & mes craintes.

A ces mots , le malheureux Dalton tomba presque épuisé. J'appellai mes domestiques , & j'envoyai l'un chercher un médecin & une garde , & l'autre des restaurans. Dalton vouloit me remercier , mais il ne le pouvoit pas ; sa longue narration l'avoit affoibli , au point que je me repentis même de la lui avoir laissé achever. Le médecin arriva , examina sa blessure , & lui tâta le pouls. Il

trouva les blessures moins dangereuses que je ne l'aurois imaginé, & ordonna des restaurans. En un mot, après avoir procuré au pauvre Dalton toutes les commodités dont le lieu étoit susceptible, promis au médecin de lui payer ses visites, & établi la garde, je retournai à l'hôtel de Liffon. Je satisfis la curiosité de Mortimer, qui ne savoit que penser de ma longue absence. Mon récit l'étonna beaucoup, il approuva tout ce que j'avois fait. Il me remit même une bourse qu'il me força d'accepter pour son assassin. Quoique je ne vous aie pas parlé de notre ambassadeur, ne croyez pas que nous négligions l'affaire qui nous a amené en France. Mortimer me fait trotter pour cela comme un cheval de poste, & cependant

( 156 )

Je crains bien que nous n'y réussissions pas.

Adieu , mylord. Nous vous assurons tous de nos respects , ainsi que lady Morden.

GEORGES VILLIERS.





---

LETTRE XVIII.

*Du même au même.*

Paris.

QUELLE découverte, mylord!... Mais je ne veux pas anticiper sur les événemens. Il y a quelques jours que Mortimer & moi nous étions allés prendre l'air, pour la première fois depuis sa maladie, à quelques lieues de Paris. Dans notre course, nous rencontrâmes un homme à cheval, que nous reconnûmes pour ce même ecclésiastique qui nous avoit accompagné de Douvres à Calais.

Mortimer ordonna au postillon d'arrêter, & nous renouvelâmes connoissance tous trois avec un égal

plaisir. Vous savez combien l'on est charmé de rencontrer des compatriotes en pays étranger, & que souvent l'on fête beaucoup à Paris tel homme à qui l'on ne parleroit pas dans les rues de Londres. Le docteur Wentworth n'est pas de ce nombre ; à un cœur sensible , il joint un esprit délicat qui fait rechercher sa compagnie avec plaisir. Nous l'engageâmes à monter dans notre voiture , & à nous accompagner à la ville. Nous le présentâmes au marquis & à la marquise de Liffon, qui l'inviterent à dîner , ce qu'il accepta de bonne grace. Tandis que nous étions à table, il entra un vieillard vénérable. Le marquis & la marquise le reçurent d'un air qui annonçoit le respect & le plaisir , & le saluerent du nom du pere Morice. Jamais le nom de pere ne fut donné avec

plus de justice; car, la bonté qui régnoit dans ses regards & dans ses manieres, annonçoit clairement qu'il regardoit tous les hommes comme ses enfans. Cet aimable ecclésiastique se trouva le chapelain du pere de la marquise, & il venoit annoncer une visite de ce vieux seigneur.

Le pere Morice apporta quelques nouvelles qui affligerent la marquise, son frere aîné étoit indisposé depuis quelque temps; &, par sa négligence, cette indisposition étoit devenue une maladie grave, qui résistoit à tous les efforts de l'art. Cette circonstance n'avoit certainement rien de commun avec la découverte que je voulois vous annoncer, mais je me suis laissé entraîner par mon admiration pour le pere Morice.

Un peu après qu'il fut entré,



il me vint un message de la part de Dalton, qui demandoit à me voir sur-le-champ. Je m'empressai d'y aller, & je le trouvai dans une agonie que je ne saurois vous décrire. Monsieur, s'écria-t-il, en me prenant la main avec force; il faut que je meure, il faut que je reçoive la juste récompense de mes crimes... O horreur! comment pourrai-je supporter la colere du souverain juge. Il leva les yeux au ciel avec l'accent du désespoir.... Je ne pus m'empêcher de tressaillir.... Dalton, m'écriai-je, vos blessures ne sont pas en plus mauvais état qu'elles l'étoient il y a quelque temps. Pourquoi donc cette frayeur subite? Elle est trop juste, répondit-il en joignant les mains. Il y a une demi-heure que j'ai vu cette Fanni que j'ai si cruellement outragée.... Elle était vêtue d'une longue robe blan-

che , qui flotloit autour d'elle , & étoit environnée d'une troupe d'anges. Je voulus me jeter à ses pieds ; mais j'en fus empêché par une main invisible... Dalton , me dit-elle , avec une sévère dignité , j'ai intercédé pour toi au trône de la grace ; mes prieres ont été inutiles... Si j'ai été trompé , tu es le trompeur. Vois mon lot & crains le tien. Elle cessa de parler , & je ne la revis plus ! Cette sentence est-elle donc irrévocable ? suis-je donc condamné à un malheur éternel ? Je tâchai de tranquilliser un peu ce malheureux jeune homme , mais ses angoisses ne faisoient qu'augmenter. Je lui parlai alors des secours de l'église... J'ai été élevé , me dit-il , dans l'église protestante ; & , quoique j'aie peu suivi les préceptes , je ne joindrai pas au moins l'apostasie à mes autres crimes...

Il n'en est pas besoin , dis-je , en me souvenant du docteur Wentworth , je vais vous amener sur-le-champ un ecclésiastique de votre religion. A ces mots, je quittai pour retourner à l'hôtel de Lisbon , où je racontai , à la compagnie , la scène dont je venois d'être le témoin. Des larmes rouloient le long des joues du vénérable Morice , & le docteur Wenworth s'écria : Partons sur-le-champ.

Au bout de quelques instans , nous arrivâmes chez le malheureux Dalton. Nous fûmes à peine chez lui , qu'il s'écria : O Dieux , que vois-je ! Il s'enfonça dans son lit , & se couvrit le visage. Surpris de cette action , & des paroles qui l'avoient précédé , je me retournai vers mon compagnon. Sa figure annonçoit les différentes émotions du dégoût , de la perplexité , & de



la compassion. Il fit un mouvement vers la porte, puis revint promptement. Non, dit-il, j'ai tort.... Celui qui ne sauroit errer, a déclaré que le dernier des pécheurs obtiendrait son pardon s'il se repentoit. Pourquoi voudrois-je mettre des bornes à sa clémence?

Nous nous approchâmes alors du lit. Vous êtes venu pour me faire des reproches, dit Dalton en se relevant. Je vous connois, commencez, j'ai tout mérité. Malheureux jeune homme, s'écria le docteur Wentworth ! je ne suis pas venu pour vous faire des reproches, mais pour vous apporter des consolations..... pour apporter le repos à votre ame..... pour vous réconcilier avec votre Dieu..... Dites, n'ai-je pas toujours cherché à vous servir?

« Cruelle plaisanterie, s'écria

Dalton ; mais je suis coupable , & je mérite d'être humilié .... mais vous , avez-vous toujours été vertueux ... Monsieur , ajouta-t-il en se tournant vers moi , vous paroissez surpris ... Je vais vous apprendre ce qui me fait parler ainsi .... Le docteur Wentworth est celui qui m'a payé pour M. L\*\*\* mon second maître , & dont le témoignage fut acheté par l'interposition de Woodville » .

« Woodville , Woodville , m'écriai - je ! que dites-vous de Woodville ? »

« Jeune homme , dit le docteur Wentworth , je ne suis point accoutumé à entendre des accusations semblables ; mais l'ingratitude de votre réponse ne me fera pas repentir d'une douceur qui me paroît en effet avoir été mal placée. C'est auprès de vous , M. Villiers ,

que je dois défendre ma réputation , chargée pour la première fois d'une accusation aussi infâme. Je lui ai en effet confié l'argent que je devois à M. L\*\*\* dont il parle , & je présume que vous n'ignorez pas les suites. Mais ce qu'il dit , est si éloigné de la vérité que M. Woodville se joignit au contraire à M. L\*\*\* pour m'engager à déposer contre lui. Au lieu de le faire , je me cachai jusqu'après son jugement, où il fut renvoyé absous , faute de preuves. Voilà ce que j'ai fait , & vous voyez quelle en est la récompense ».

« Pardon , pardon , s'écria le malheureux jeune homme en s'élançant de son lit , & en tombant aux pieds du docteur Wentworth ! J'ai été trompé bien lâchement ; O Woodville ! infâme Woodville , tu m'as fait tomber dans tes pièges ».

Encore Woodville , m'écriai - je



impatiemment ! est-ce Woodville de Woodville-Hall ? « Lui-même, répliqua le docteur Wentworth. »

« Répondez-moi promptement, dis-je à Dalton, dans quelle affaire Woodville vous a-t-il employé ? »

— « Dans une bassesse odieuse, répondit-il tristement. » — « Parlez, vous dis-je, votre témoignage peut être de la plus grande importance.

« Alors je parlerai à ma honte, & à ma honte éternelle. Dans le cours de ma malheureuse histoire, je vous ai parlé d'un testament ; c'étoit celui de M. Nelson qui mourut en laissant à sa fille une fortune immense, & sans aucune restriction. Je servis de témoin pour ce testament... mais la crainte d'une mort ignominieuse m'a fait consentir à en signer un autre, dressé par M. L\*\*\*, en faveur de Woodville, & au préjudice de la véritable héritière. Je

vous ai déjà rapporté la manière dont il en imposa à ma crédulité, relativement au docteur... Enfin, je consentis à être parjure... Vous connoissez actuellement tous mes crimes.

Le ciel soit loué, dis-je; en ce cas, tout est découvert, & le scélérat sera puni comme il le mérite.

J'expliquai alors la liaison qu'il y avoit entre lord Mortimer & miss Nelson; & Dalton, après avoir maudit de nouveau Woodville, me pria de faire venir sur-le-champ un notaire, pour recevoir sa déposition en forme légale; la mort pouvant l'empêcher d'aller porter lui-même son témoignage en Angleterre. Cette formalité nécessaire fut exécutée sur-le-champ, de sorte que Wentworth & moi nous ne rentrâmes que fort tard à l'hôtel de Lifson.

Là je rapportai la scene dont je venois d'être le témoin, & Mortimer qui s'étoit d'abord imaginé que j'avois découvert quelque chose sur la retraite de miss Nelson, parut extrêmement fâché, lorsqu'il vit qu'il n'en étoit rien. Nous nous consultâmes alors sur ce qu'il falloit faire, & le résultat de nos délibérations est, que nous retournerons en Angleterre aussi-tôt que mon ami pourra voyager, n'y ayant pas d'espoir d'obtenir de l'ambassadeur l'ordre que nous desirions, & que nous ferons un secret de notre découverte, pour éclater tout-à-coup & confondre le coupable.

Adieu, mon cher lord.

Tout à vous.

GEORGES VILLIERS.



LETTRE



---

---

LETTRE XIX.

( Dans laquelle étoit incluse la précédente. )

*De Miss Craven à Madame Craven.*

UNE jolie découverte en vérité !  
Lisez l'incluse , & vous lirez ensuite  
mes commentaires , qui , autrement ,  
pourroient vous paroître  
un peu énigmatiques.

Le noble Woodville est donc un  
infâme coquin ! L'épithète est un  
peu dure , mais à coup sûr , il la  
mérite dans toute son étendue. Oh !  
combien j'aime à songer à l'orage  
qui se forme sur sa tête , au milieu  
de toute sa sécurité imaginaire...  
Et puis miss Eléonore , avec sa  
grande fortune en expectative....

*II. Partie.*

H

Ah , ah ! je ne saurois m'empêcher  
de rire, ni retenir ma joie, quoiqu'il  
peut-être elle soit peu chrétienne.

Adieu, ma chere maman, je vous  
récirai bientôt.



---

L E T T R E   X X.

*Miss Nelson à Lady Morden.*

**J**E vous écris , ma chere Marie ,  
mais sans savoir si ma lettre vous  
parviendra jamais. Je n'ai plus d'es-  
pérance de vous revoir , & il ne me  
reste pas d'autre perspective qu'une  
prison éternelle... Cependant je ne  
me laisserai point abattre , j'éprouve  
un courage qui me surprend moi-  
même.

Je me hâte de vous donner le  
détail de tout ce qui m'est arrivé  
depuis que j'ai quitté Woodville-  
Hall. Madame Woodville , Cas-  
sandre , Dick & moi , nous parti-  
mes dans la voiture de la famille ,  
qui , d'ailleurs , étoit passablement  
chargée de provisions & de paquets.



M. Woodville & miss Eléonore suivoient dans une chaise de louage, & nos domestiques nous précédoient dans une autre. Le premier soir nous nous arrêtâmes à \*\*\* , & le lendemain matin , en descendant , je ne trouvai dans le salon que mon oncle. Je demandai des nouvelles du reste de notre compagnie ; il me dit que madame Woodville étoit lassée de voyager par la chaleur du jour, & que, ne voulant pas troubler mon repos, elle avoit pris Eléonore dans la voiture, & étoit partie de bonne heure. Je ne doutai pas de la vérité de ce qu'il me dit, & nous nous assîmes pour déjeuner. Nous reprîmes ensuite, à ce que je croyois, la route de Londres. A l'heure du dîner, nous ne prîmes qu'un léger rafraîchissement, & nous repartîmes aussitôt. Mais je commençai à être alarmée sur les sept heures, en

voyant que nous n'arrivions point à la ville. J'en parlai à mon oncle, qui me fit une réponse vague, & la chaise continua de marcher très-vîte jusqu'à dix heures; alors mon oncle tira le cordon, & demanda où nous étions; nous allons entrer dans Cantorbery, répondit le postillon.

Dans Cantorbery, dis-je; O ciel! qu'avons-nous à faire dans Cantorbery? Il ne me répondit pas, & la voiture s'arrêta bientôt.

L'étonnement & la frayeur m'empêcherent de parler, & m'ôtèrent toutes mes forces, au point que M. Woodville fut obligé de me prendre dans ses bras. Il me porta dans la maison, & une domestique me conduisit dans une chambre particulière. Là, ayant pris un verre d'eau & de vin, je n'eus pas plutôt recouvré l'usage de la parole, que

je lui demandai pourquoi il m'avoit mené à Cantorbery. Il me répondit que j'allois le savoir, & alors ordonnant le souper, il renvoya la domestique, & ferma la porte.

Aussi-tôt que la fille fut sortie, il me parla ainsi : Ma chere niece, je n'ai ici d'affaires que votre bien-être & votre intérêt.... Ne m'interrompez point, car j'allois parler. Oui, je le répète, c'est votre intérêt qui me conduit. Il est heureux pour vous, qu'au lieu de m'être piqué de votre conduite, au point de ne plus me mêler de vos affaires, j'ai pris la méthode salutaire de vous forcer à accepter votre bonheur. Je vais, pour cet effet, vous conduire dans un lieu, où, loin de ces prétendus amis qui vous conseillent de vous opposer à mes desirs, aux ordres d'un pere expirant, & à votre véritable intérêt, vous ferez,



avec la grace de Dieu , ramené à votre devoir.

Arrêtez , monsieur , m'écriai-je , ne profanez pas le nom de l'être suprême , en l'appellant au secours de vos projets ambitieux. Je vous remercie , au nom de ma fortune , ajoutai-je d'un ton ironique , du desir que vous avez pour mon bien. Je fais que vous aimeriez mieux qu'il passât dans vos mains , que dans celles de M. Sthanhope ; mais malheureusement je ne suis pas du même avis , & il n'est pas probable que vous m'en fassiez changer.

Très-bien , madame , nous verrons si vous le prendrez toujours sur un ton aussi haut ; peut-être l'air d'un couvent pourra-t-il un peu vous faire changer. Non , du tout , monsieur , m'écriai-je avec une vivacité contrainte. En cet instant l'on apporta le souper ,

ce qui arrêta notre conversation.

Peut-être , ma chere Marie ,  
trouverez-vous ma conduite inexplicable , mais je savois qu'il n'y avoit rien à gagner par les prieres ; en conséquence , j'ai employé la dernière ressource d'un esprit irrité , & j'ai essayé de faire enrager mon persécuteur.

Il prit la précaution de m'enfermer pendant la nuit , & le lendemain nous poursuivîmes notre voyage. Enfin , nous traversâmes le canal , & il eut si grand soin de m'empêcher de parler à personne , que j'ignorai entierement notre route. Le sixieme jour après notre arrivée en France , nous fîmes près de vingt milles sans voir personne , & bientôt après nous entrâmes dans une épaisse forêt , qui m'inspira des idées effrayantes. Mais un bâtiment gothique que je distinguai à travers

les arbres, les dissipa en partie, & je présimai que c'étoit le lieu de notre destination. Je ne m'étois pas trompé : l'abbesse & les religieuses, car cet édifice étoit un couvent, nous reçurent avec beaucoup de politesse.

Je répondis à leurs civilités par une inclination, mais sans parler. M. Woodville, s'adressant alors à la supérieure, lui témoigna qu'il feroit bien aise d'être seul avec elle, pendant quelques minutes, ayant à lui communiquer quelque chose de particulier. Elle fit signe aux nones qui alloient se retirer, quand je les arrêtai par cette brusque exclamation. Pourquoi ce secret, monsieur ? sûrement vous ne devez pas avoir à craindre que vos desseins soient connus dans ce lieu. Vous n'avez déjà pris que trop de précautions ; mais n'imaginez pas que



le ciel les fasse prospérer , jamais il n'a laissé impunies la fraude & l'hypocrisie.

Ne faites pas attention aux extravagances de cette folle , dit M. Woodville à la supérieure ; elle ne fait pas ce qui est pour son bien. C'est vous , madame , que je charge de la réduire à la raison ; & que les difficultés que vous rencontrerez ne vous ôtent pas le courage d'exécuter un aussi bon dessein. — Soyez sûr que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir , répondit la supérieure.

Ah ! madame , m'écriai-je en me jettant à ses pieds , l'on vous trompe . . . . & l'on vous trompe bassement . . . . Je n'ai pas commis d'imprudence . . . . Je n'ai manqué à aucun devoir . . . . Je suis conduite ici pour être la victime de la fardide avarice de celui que je rougis

d'appeller mon oncle. Oui , madame , il me l'a avoué , quoique je ne doute pas qu'il ne vous en ait imposé par des récits spécieux sur mon imprudence. — Vous verrez ma conduite sous un autre jour , dit-il , avec une modération affectée , quand cette vertueuse dame aura pris la peine de vous faire sentir votre erreur. — Oui , oui , s'écria l'abbesse , laissez-la à mon soin , je lui apprendrai à regarder votre tendresse comme elle le doit.

Mon courage alors m'abandonna entièrement... Bon Dieu , m'écriai-je , m'abandonnez-vous ? Je tâchai de me lever , je chancelai & tombai évanouie sur le plancher.

En revenant à moi , je me trouvais sur un lit , entre deux religieuses , dont l'une me soutenait , tandis que l'autre me frottoit les tempes. Où suis-je , m'écriai-je en tressail-

lant, où est M. Woodville? — Tranquillisez-vous , ma chere demoiselle , me dit d'une voix douce celle qui me soutenoit , ne parlez pas encore , nous respectons vos chagrins , & nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour les adoucir. — Ma sœur , dit l'autre d'un air de mécontentement ; quel chagrin peut sentir cette jeune demoiselle dans ce séjour du bonheur. Elle sentira bientôt qu'il n'est pas besoin de les adoucir.

Frappée de ces discours , je regardai attentivement celle qui les tenoit. Celle qui avoit paru épouser ma cause , étoit jeune & extrêmement belle ; ses traits délicats portoient les marques d'une douleur profonde , & cette expression m'intéressa aussi-tôt en sa faveur. L'autre me parut être une femme de quarante à cinquante ans , qui



n'avoit rien de remarquable qu'une sévérité rebutante. — Ma cheré dame, dis-je en me tournant vers celle que j'aimois, apprenez-moi, au nom du ciel, si M. Woodville a quitté le couvent. Elle parut hésiter sur ce qu'elle devoit me répondre. — Ah ! parlez, lui dis-je en fondant en larmes, je suis une infortunée, trahie par celui qui devoit me protéger ; dites-moi s'il m'a abandonnée entièrement..... Laissez-moi connoître toute l'horreur de ma situation. — La supérieure entra dans ce moment : quoi, mon enfant, dit-elle, avec un son de voix flatteur, & en me prenant la main, vous abandonnez-vous toujours à la douleur. Elle me prodigua alors toutes les métaphores d'usage, pour me faire sentir combien j'étois heureuse d'avoir été amenée dans

cette terre fleurie , où coulent des ruisseaux de lait & de miel.

Je tournai la tête d'un autre côté avec un air de dégoût. Je vois , ajouta-t-elle , en interprétant mal mon intention , je vois que vous êtes affectée de ce que j'ai dit ; je lis dans vos regards que vous êtes convaincue. Ici elle recommença son long verbiage , que je fus obligé d'interrompre : Madame , lui dis-je , ce n'est pas ici le temps de disputer sur cette matiere ; ce qui m'intéresse pour l'instant , est d'avoir une entrevue avec M. Woodville. Ne puis-je pas le voir ?

Votre oncle..... hélas ! il est parti pendant votre évanouissement , mais que cela ne vous décourage pas ; en partant , il vous a recommandé à moi , en ces termes... Je vous confie , madame , cette pauvre enfant ... De vous dépend la

sûreté de son bien-être éternel. Je ne doute pas de votre zele , & j'espere que le ciel voudra bien seconder vos efforts. Mais je vous quitte , madame ; je souffre trop de voir cette chere enfant dans cet état. Je fais qu'elle voudroit avoir une entrevue avec moi , & que je ne pourrois pas acquiescer à ses prieres ; en conséquence , je veux nous épargner ce désagrément à tous deux. Il est parti alors , après que je l'ai eu assuré que rien ne m'empêcheroit de remplir les vues qui me paroissent sages. Le ciel , ajouta-t-elle , en levant les yeux , le ciel saura m'assister. Je crus un instant que mon oncle lui en avoit imposé , & je résolus , en conséquence , de la détromper. Je me jettai donc à ses pieds : « Non , madame , lui dis-je , non , M. Woodville ne veut ni mon bien-être spi-



rituel ni temporel, il est trop intéressé pour s'occuper de toute autre chose que de lui ; & si je n'eusse pas hérité d'une fortune immense, qu'il voudroit s'assurer, je ne serois jamais entré dans ce lieu. Cette religion qu'il affecte aujourd'hui de mépriser, dans laquelle j'ai été élevée, & qu'il déshonore si honteusement, il l'a toujours professée lui-même, & il la professe encore : jugez donc du zele qu'il peut mettre à ma conversion. C'est donc à vous, madame, que je me confie, non pas dans le sens qu'il l'entend... C'est vous que je conjure de me rendre à ma patrie, à mes véritables amis. Le ciel vous récompensera d'une action aussi généreuse, & je saurai moi-même la reconnoître plus efficacement que par des paroles... Daignez m'entendre madame, ne soyez pas

fourde à mes prieres , & puisse le ciel accomplir tous les desirs de votre cœur ! ».

« Levez-vous , ma chere amie , s'écria la supérieure , je vois qu'il faut vous servir en dépit de vous-même. J'ai déjà conçu un fort attachement pour vous , & je ne puis m'empêcher de gémir , en vous voyant faire de votre éloquence un aussi mauvais usage. Mais demain matin nous parlerons de cette affaire ; tâchez de prendre un peu de repos , ces bonnes sœurs vous aideront à vous déshabiller » .

A ces mots , elle gagna la porte , & fut suivie par la vieille religieuse , qui lui parla à l'oreille. Je devinai bientôt ce qu'elle avoit pu lui dire ; car l'abbesse dit à la belle religieuse :  
« Sœur Agathe , suivez-moi ; la sœur Marthe restera avec cette aimable enfant » .

La belle Agathe obéit , mais elle me lança furtivement un regard , où se peignoit la plus tendre compassion. Je restai donc seule avec la sœur Marthe , la dévote la plus acariâtre que l'on puisse imaginer. Je ne fus pas plutôt au lit , qu'elle me harangua une grosse demi-heure sur la damnation éternelle , dont j'étois inévitablement menacée , si je n'écoutois pas les exhortations de la supérieure. La respiration lui manqua à la fin , & elle me délivra de sa présence ; mais je n'étois guères en train de prendre du repos. Ce n'étoit pas que je fusse effrayée par les horribles images qu'elle m'avoit présentées. Hélas ! mes frayeurs étoient fondées sur des motifs bien plus justes & plus alarmans.

En effet , que n'avois-je pas à craindre. Mon oncle s'étoit avancé



à un tel point que j'avois lieu de croire ma vie en danger , s'il n'y avoit pas d'autre obstacle à ses lâches desseins. Jugez d'ailleurs de ma douleur, en me voyant aussi loin de vous & de mon Edouard. Je me représentois votre douleur.... Je craignois sa constance, dont j'étois honteuse de douter.... Enfin, je passai la nuit dans les larmes.

Au point du jour, j'eus à essuyer les remontrances & les menaces de l'intraitable Marthe, qui vint voir l'effet qu'avoient produit celles de la veille. Mais heureusement elle me quitta de bonne heure. Je me levai alors, & me jettant à genoux, je priai *l'auteur de tout bien* de me protéger & de me conserver. Vous savez, Marie, que je ne suis pas naturellement enthousiaste; cependant je sentis, en cet instant, naître en mon ame de nouvelles forces.

Je m'approchai alors de la fenêtre ; la matinée étoit très-belle ; la campagne des environs devoit moins à l'art qu'à la nature , & étoit très-romantique ; un vaste jardin qui étoit précisément au-dessous de moi , exhaloit les odeurs les plus suaves. Je commençai alors à examiner ce que renfermoit mon appartement. Dans un coin étoit un tableau qui représentoit l'assomption de la vierge. Ce tableau étoit très-bien peint , & je le considérois attentivement , lorsque ma persécutrice entra. Enchantée de l'attitude dans laquelle elle me voyoit , elle recula deux pas en arriere , & s'écria : Dieu soit loué ! Elle s'enfuit aussi-tôt sans attendre ma réponse.

Ayant satisfait ma curiosité , je me remis à la fenêtre , & je m'amusois à considérer de nouveau la campagne , lorsque j'entendis un grand

bruit à la porte. C'étoit la supérieure , & une foule de religieuses , que la sœur Marthe amenoit pour me voir en adoration devant la vierge.

Jugez quelle fut la stupéfaction & la honte de la pauvre Marthe , lorsque les choses se furent éclaircies. Les religieuses rirent de sa méprise , la supérieure se fâcha , & lui donna une assez forte mercuriale. Puis s'adressant à moi , elle me demanda si j'aimois mieux déjeuner dans mon appartement , ou descendre au réfectoire : « Madame , lui répondis-je , je veux tout ce qui vous plaira » . — « En ce cas , dit-elle , je préfère avoir votre compagnie , autant qu'il sera possible » . Je lui répondis par une révérence , & l'accompagnai au réfectoire.

J'y revis la belle Agathe , mais elle se conduisit avec moi bien au-



trement que la veille. Elle ne leva pas les yeux sur moi , quoique je fisse tout mon possible pour rencontrer ses regards. Les autres religieuses ne furent pas aussi indifférentes. Elles me considérèrent avec la plus avide curiosité , & je les examinai de même. Les unes étoient très-belles , les autres très-laides , mais toutes avoient un air de gaieté , qui , dans le plus grand nombre , paroissoit assez naturel.

« Vous voyez , dit la supérieure , la vie que nous menons ; éloignées de la vanité & des vices du monde , jouissant de toutes les consolations de la vie , sans en éprouver aucunes des peines , notre sainte religion & notre vocation sublime nous assurent encore d'un bonheur éternel. L'affection que j'ai conçue pour vous , me fait désirer que vous consentiez à partager un sort aussi doux.

Ici l'infatigable Marthe lâcha encore une de ses aigres réflexions , qui lui valut une nouvelle reprimande de la supérieure. La belle Agathe prit adroitement sa défense , mais en flattant la supérieure , & en l'assurant d'un succès complet , qui lui avoit été révélé dans un rêve qu'elle avoit eu la nuit dernière.

« Quelles que soient les particularités de votre rêve , dit l'abbesse en affectant un air d'importance , réservez-les pour moi seule. Souvent les rêves sont les présages de vérités sublimes , & j'ai quelque lieu de croire que le vôtre est de cette nature. » Comme le déjeuner finit alors , je me préparai à me retirer : « Arrêtez , ma chère , dit la supérieure , dans quelques minutes , la sœur Agathe vous accompagnera. Comme elle est à-peu-près

de votre âge , ses avis pourront vous être plus agréables que ceux de la sœur Marthe.

J'obéis , quoique je ne fusse pas aussi contente de ma nouvelle compagnie , que je l'avois été la veille. L'abbesse alors lui dit quelques mots à l'oreille, & nous laissa partir. Lorsque nous fûmes arrivées à mon appartement , la sœur Agathe regarda bien tout autour , comme si elle eût eu peur d'être entendue ; après quoi , elle ferma la porte , & me prenant la main , m'adressa ces paroles : « Je crains bien , ma chere demoiselle , que ce qui s'est passé ne vous ait donné une mauvaise opinion de mon jugement , & cette crainte m'afflige beaucoup ; car votre figure & vos discours m'ont si fort prévenu que je voudrois posséder votre amitié , comme vous possédez toute la mienne... »

Laissez-



Laissez-moi donc espérer qu'une explication de ma conduite pourra effacer les impressions défavantageuses que vous pouvez avoir sur mon compte. Vous avez vu la sœur Marthe parler hier soir à la supérieure , & vous avez entendu cette dernière rétracter la permission qu'elle m'avoit donnée de demeurer auprès de vous. J'ai réfléchi toute la nuit au moyen de m'en rapprocher , & je n'en ai pas trouvé de plus sûr que celui que vous m'avez vu employer ce matin.

Que le ciel me pardonne, si je suis coupable, mais je crois qu'un peu de supercherie est permis dans la circonstance présente. Quoique je ne puisse pas vous rendre de service important, je peux au moins contribuer à adoucir vos chagrins; & enfin, je me promets plus de plaisir que je n'en ai encore éprouvé

dans cette maison de douleur. . . .  
 Le récit de mes malheurs pourra  
 vous prouver que vous n'êtes pas  
 seule malheureuse , & je ne cher-  
 cherai pas à pénétrer les vôtres ,  
 avant d'avoir mérité votre con-  
 fiance » . Ici elle s'arrêta , & je lui  
 fis tous les remerciemens qu'elle mé-  
 ritoit si bien » . « Ma chere demoi-  
 selle , me dit-elle en souriant , &  
 en me mettant la main sur la bouche ,  
 Point de complimens , ce n'est pas  
 l'instant favorable.

Elle me prévint alors sur le ca-  
 ractere des personnages avec qui  
 j'avois à vivre. La supérieure , en-  
 traînée par une avarice fardide ,  
 couvroit , du masque de la piété ,  
 cette funeste passion. La sœur Mar-  
 the , douée d'un esprit borné , &  
 d'un caractere sombre , s'étoit ac-  
 coutumée à regarder l'être suprême  
 comme un être féroce & menaçant ,

qui ne se plaît qu'à exercer ses redoutables vengeances. Mais au moins elle agit de bonne foi dans son erreur... Dans cet instant, nous entendîmes quelqu'un marcher doucement dans le corridor ; ma nouvelle amie changea aussi-tôt de regards, de maniere & de son de voix, & commença à s'étendre sur les joies d'une retraite, où l'on étoit à l'abri des vices & des folies du monde. La porte s'ouvrit au milieu de son discours, & la sœur Marthe entra.

« Mademoiselle, dit-elle, la supérieure demande à vous voir ». Je me levai, & allai avec elle au parloir, où je trouvai l'abbesse dans une conversation très-sérieuse avec un ecclésiastique de quarante ans environ. Tous deux se leverent lorsque j'entrai, & la premiere



me prenant par la main, me présenta au directeur.

« Mon pere, dit-elle, voici la jeune personne dont je vous ai parlé. Faites tous vos efforts pour la ramener des sentiers impurs de l'hérésie dans la route du salut. Avec un guide tel que vous, elle ne peut manquer d'y arriver, si ses oreilles ne sont pas fermées à la conviction.

« Madame, répondit-il, en se rengorgeant modestement, vous avez une trop haute idée de mes talens ; mais j'espère réussir avec le secours du ciel... Assistez à nos conversations, madame ; faites assembler toute la communauté ; cela pourra l'édifier ».

Jugez, Marie, de ce que j'éprouvai à cet étrange discours. Je ne parlai pas cependant, jusqu'à ce que toutes les religieuses fussent assemblées, que je parlai ainsi au

bon pere. « Permettez-moi , monsieur , de vous observer que l'on vous trompe , si vous croyez que j'ai été mise ici pour me convertir à votre religion.... Non , monsieur , j'ai été conduite ici par la scélératesse d'un parent , qui veut me dépouiller de mon héritage ; ainsi je veux bien vous observer que je n'entrerai avec vous dans aucune discussion théologique. Je ne condamne pas votre religion , mais je suis bien convaincue aussi que la mienne est pure & juste ; & quoique j'adhère de tout mon cœur à cette immuable vérité , je sens trop ma foiblesse , pour prendre sur moi de la défendre. Excusez-moi donc si je refuse d'entrer en lice ; mais il vous reste encore une fonction plus honorable & plus analogue à votre caractère ; intercédez auprès de madame l'ab-

besse pour une infortunée qui se trouve seule & sans secours dans une terre étrangère ».

« Hélas ! s'écria-t-il , quand j'eus fini de parler ; le satan s'est emparé de cette jeune péchereffe , & je prévois bien que j'aurai beaucoup de peine à lui faire lâcher prise ». Il me harangua sur la folie qu'il y avoit de persister dans mes opinions , mais sans alléguer un seul argument pour les détruire. Je ne répondis pas , mais mes regards exprimoient assez mon désaveu. A la fin , fatiguée de l'entendre , je demandai à l'abbesse la permission de me retirer , ce qu'elle m'accorda , après avoir lâché quelques sarcasmes sur mon opiniâtreté & mon aveuglement.

Je n'avois pas été long - temps dans ma chambre , que l'aimable Agathe vint me joindre. « Ma chere



demoiselle , me dit-elle , vous avez été trop sincere ; il vous faudroit un peu plus de dissimulation , ce seroit sûrement le meilleur moyen pour obtenir plus de liberté.

« Le pere le Clerc est le confident de la supérieure , & elle a presque aussi bonne opinion que lui-même de son éloquence ; en conséquence , elle ne la laissera pas mépriser impunément. Faites donc , je vous en conjure , plus d'attention à ses discours. ( Ici , je ne pus m'empêcher de sourire ). Je fais , ajouta mon amie , ce que signifie ce sourire , mais vous vous trompez. Quoique je désire sincèrement votre conversion , je sens parfaitement que la rhétorique du pere le Clerc n'est pas faite pour l'opérer. En général , ses discours abondent plus en tropes & en figures , qu'en raisonnemens ; & les ornemens en absorbent

la matiere principale. Jugez donc si j'ai de mauvais dessein en vous engageant à être plus attentive ; cependant , j'avoue que j'aimerois à vous voir de ma religion ; car , quoique je pense que l'on puisse faire son salut dans la vôtre , je fais que la mienne l'assure . . . . Mais , ajouta-t-elle d'un air plus triste , je vais vous instruire d'une circonstance qui vous surprendra . . . . . Quoique je porte l'habit de religieuse , je n'ai pas fait de vœux. La flatterie , les menaces & la cruauté la plus active , n'ont pu vaincre ma résolution , & me faire consacrer , à Dieu seul , un cœur dans lequel regne un mortel . . . . Je vous conterai toute ma malheureuse histoire , lorsque nous aurons moins à craindre d'être interrompues , & que vous voudrez bien m'écouter . . . . A ces mots la

sœur Marthe entra. Je devins pâle ; craignant que cette implacable dévote n'eût entendu notre conversation. Mais je fus bientôt rassurée par ce qu'elle nous dit. Elle venoit avertir la sœur Agathe que la supérieure la demandoit.

Agathe obéit aussi-tôt , & je restai entre les mains de la sœur Marthe. Mais le retour de mon amie vint bientôt me débarrasser de ses remontrances. « Mademoiselle , me dit-elle , la supérieure demande si vous seriez bien aise de faire un tour de jardin ? » Je répondis qu'oui. « En ce cas , dit-elle , j'ai la permission de vous accompagner , nous allons descendre ». Marthe marmotta quelques mots ; mais sans en tenir aucun compte , nous prîmes le chemin du jardin.

« Vous pouvez bien penser , dit



l'aimable Agathe , que c'est moi qui vous ai procuré cette petite faveur. Mon rêve a fait merveille , & m'a tellement mis dans les bonnes graces de la supérieure , qu'elle ne peut plus rien me refuser que ma liberté ! Mais ce sont l'avarice & la crainte d'une puissance supérieure qui l'empêchent de me l'accorder. Si elle savoit le motif qui m'a fait demander cette dernière grace , elle se repentiroit bien de ma condescendance ; mais je vous conduirai dans un lieu , où il fera impossible que l'on nous entende » .

Elle n'en dit pas davantage , & nous nous hâtâmes de gagner un arbre , d'où nous pouvions distinguer tous ceux qui approchoient , & où , par conséquent , nous n'avions à craindre aucune surprise. Là , je l'instruisis de tout ce

qui me regardoit , & des motifs de la conduite de mon oncle. Après avoir exprimé , dans les termes les plus forts , la pitié pour moi , & son indignation contre lui , elle m'apprit que , six semaines avant mon arrivée , époque à laquelle il avoit feint de visiter le château de Nelson , M. Woodville étoit venu au couvent , & avoit eu , avec la supérieure , une longue conférence particulière. Lorsqu'il partit , cette dame apprit à toute la communauté , qu'elle attendoit bientôt une jeune personne , qui avoit été élevée par sa mere dans l'hérésie des protestans , contre toute la volonté de ses autres parens , qui professoient la vraie religion. Elle ajouta , que M. Woodville avoit été nommé le seul tuteur de cette jeune personne , & qu'il avoit été chargé , par son pere , de la ramener , s'il

étoit possible , au sein de l'église ; & d'assurer sa vocation , en lui faisant prendre le voile. Elle finit par avertir toutes les sœurs de se joindre à elle pour répondre aux vues de M. Woodville. Toutes promirent d'obéir , & parurent attendre , avec impatience , le moment d'exercer leur zèle.

« Je fus la seule , continua la belle Agathe , qui pensai tout autrement. L'expérience & l'observation m'avoient appris à douter de la sincérité de la supérieure , & j'étois fort disposé à croire que ce récit étoit en grande partie de son intention. Quinze jours , à-peu-près avant votre arrivée , l'abbesse reçut une lettre de M. Woodville ; elle nous en communiqua le contenu avec une joie évidente ; elle renfermoit une assurance certaine de votre arrivée. Vous eûtes donc



toute ma pitié ; quand je vous vis ;  
 je sentoïis même quelque chose de  
 plus... J'eus beaucoup de peine à  
 cacher l'intérêt que je prenois à  
 votre sort. Vous savez le reste ;  
 mais ce que vous ne savez pas ,  
 ce que j'ai moi-même bien de la  
 peine à expliquer , c'est que , dès  
 l'instant où je vous ai vu , j'ai senti  
 mon cœur s'élancer vers vous ,  
 comme vers une sœur perdue de-  
 puis long-temps. Enfin , pour vous  
 faire juger de la force de mon atta-  
 chement , je vous dirai que , bien  
 que je n'aie aucun espoir de quitter  
 ces lugubres murailles , bien que  
 mon cœur soit mort à tout autre  
 plaisir que celui que je trouve dans  
 votre société , j'y renoncerois vo-  
 lontiers , plutôt que de vous priver  
 de votre bonheur ».

Jugé , ma chere Marie , de ce  
 que je dis à cette aimable fille. Vous

sentirez mieux vous-même tout ce que je lui devois. Nous retournâmes alors au couvent, dans la crainte de nous faire soupçonner. L'air sérieux que je rapportai de la promenade, persuada à l'abbesse que la sœur Agathe avoit obéi avec assez de succès à ses instructions. Cette idée lui fit redoubler ses expressions de tendresse ; elle ne me parla plus sans dire : *Ma chère, mon aimable* enfant ; & comme elle s'aperçut que la conversation de la sœur Marthe me déplaisoit, elle lui enjoignit de ne plus me tourmenter à l'avenir.

Cette injonction n'engagea pas la sœur Marthe à me voir avec plus de complaisance. Elle se vengea du silence qu'on lui imposoit, en prenant une figure plus rébarbative. Mais comme je ne la voyois qu'en présence de la supérieure, ses se-

gards foudroyans m'affectoient fort peu , & je me croyois encore trop heureuse de ne plus l'entendre.

En deux jours de temps , l'abbesse se passionna tellement pour ma compagnie , qu'elle ne vouloit pas me permettre de la quitter un seul instant. Au jardin , dans ma chambre , elle m'accompagnoit constamment , de sorte qu'il fut impossible à la sœur Agathe de me faire le récit qu'elle m'avoit promis.

Le pere le Clerc venoit me voir à des heures réglées. Je l'écoutois patiemment , & si je n'approuvois pas ce qu'il disoit , je me gardois de le contredire. Il ne paroissoit pas fort content de ma conduite , mais la supérieure espéroit tout du zele de la sœur Agathe , tant le rêve avoit fait merveille en sa faveur.

Un beau matin , cette dernière entra dans ma chambre , avant que



je ne fusse habillée. Elle m'apportoit des pommes superbes , que m'envoyoit l'abbesse. Le hasard voulut que je me coupasse le doigt, en en pelant une ; & ouvrant mon porte-feuille pour en tirer du taffetas , il en tomba une lettre. La sœur Agathe la ramassa pour me la rendre. Mais, en me la présentant , elle jeta par hasard les yeux sur l'adresse , poussa un grand cri , tomba sans mouvement sur le plancher.

Frappée & surprise d'un événement aussi inexplicable , je ne savois que faire. Je m'empressai cependant de la relever , & la mettant sur le lit , je lui frottai les tempes & le nez avec de l'eau de Luce... Ces secours la firent bientôt revenir..... « Comte inhumain , » s'écria-t-elle d'un air égaré , « que pouvois-tu faire de plus?... Ah!

que ton cœur s'ouvre enfin à la compassion ; & viens, en me donnant la main , mettre le terme à tous mes maux » .

« Ma chere Agathe, m'écriai-je, regardez autour de vous... rappelez vos sens... il n'y a pas de comte ici... Il n'y a personne que moi.

« O mademoiselle ! s'écria-t-elle, en appuyant sa tête sur mon épaule, & en fondant en larmes ; ... cette lettre , quand l'avez-vous reçue ? ..... où est celui qui l'a écrite ? — « Quelle lettre , ma chere ?... tranquillisez-vous ». En vérité , Marie , j'étois encore si effrayée de l'état où je la voyois , que j'avois oublié absolument l'accident qui l'avoit causé , & que je la croyois toujours en délire.

« Oh ! cette lettre , répondit-elle ; cette lettre qui est sur le plancher » .... Je la ramassai aussi-tôt ,

& trouvai qu'elle étoit du malheureux Saint-Pierre. Mon étonnement redoubla... « Qui êtes-vous , m'écriai-je avec précipitation ; dites-moi , au nom du ciel , dites-moi qui vous êtes !... Seriez-vous... mais non , il est impossible , elle est morte ».

La supérieure entra dans cet instant , jugez de mon dépit ! « Qu'y a-t-il ?... qu'est-il arrivé , s'écria-t-elle précipitamment ? bon Dieu , ma chère enfant , êtes-vous blessée !

Mon doigt , dont j'avois totalement oublié la coupure , saignoit avec force , & le plancher étoit couvert de sang. Cette circonstance me fournit une heureuse excuse. Je lui dis que la sœur Agathe s'étoit évanouie , en me voyant couper le doigt ; elle me crut , & l'affaire passa ainsi.

La sœur Agathe cependant ne



put pas se remettre de si-tôt ; elle se plaignit d'un violent mal de tête , & demanda , à l'abbessè , la permission de se retirer. Elle l'obtint , & sortit en me jettant un regard , que je compris parfaitement.

Comme il étoit l'heure ordinaire du déjeûner , je descendis alors avec l'abbessè au réfectoire. En sortant de table , le pere le Clerc nous fit demander au parloir. Quand il auroit été un Bossuet ou un Arnaud , ses argumens n'auroient rien fait sur moi ; toutes mes idées étoient absorbées absolument par l'accident du matin . . . J'imaginai , un instant , qu'Agathe & mademoiselle d'Aulay étoient la même personne. Mais je rejettois bientôt cette conjecture , en me rappelant le billet que cette demoiselle avoit écrit à Saint-Pierre. Cependant , pourquoi ces exclamations interrompues , &

cet évanouissement ? Je ne savois pas répondre à cette question , & mon esprit flotloit toujours dans la même perplexité. La supérieure imaginant que mon silence & mon air sérieux venoient de l'attention que je faisois au discours du pere le Clerc , ne put cacher plus longtemps sa satisfaction. « Je savois bien, dit-elle d'un air de triomphe, que le cœur de cet enfant ne seroit pas toujours fermé à la vérité. Voyez , pere , avec quelle attention elle vous écoute.

Le pere le Clerc , qui étoit si enthousiasmé de sa propre éloquence, que certainement, au bout de deux ou trois phrases, il ne se rappelloit plus que son discours s'adressoit à moi , baissa alors les yeux vers moi. « Oui , madame , s'écria-t-il d'un ton pompeux.... Le ciel daigne me faire l'instrument

de son salut. Je le vois... oui je le vois... ajouta-t-il métaphoriquement; je vois fatan qui lâche sa proie!... Il est vaincu... Il prend la fuite.

Où ! où ! s'écria Marthe toute interdite , & en tombant sur ses genoux. Ah ! saint pere , chassez-le loin de nous ! bannissez-le à jamais. Elle commença alors à débiter ses patenotres ; mais sa terreur étoit si grande qu'elle en oublioit la moitié , à son grand regret ; car elle craignoit que le malin ne profitât de ces omissions pour l'enlever. Je ne pus retenir un grand éclat de rire. L'abbesse sourit , & les nones qui n'attendoient que ce signal , suivirent mon exemple.

Le pere le Clerc , qui ne s'attendoit pas à une telle conclusion pour son discours , parut extrêmement déconcerté. Il ne savoit s'il devoit



rire ou se fâcher ; mais il préféra le dernier parti , & accabla la pauvre Marthe des reproches les plus amers , en lui commandant de sortir sur-le-champ. Elle obéit d'un air humble & mortifié ; mais le pere ne reprit pas le fil de son discours , jugeant bien qu'après un incident de cette nature , il ne produiroit que très-peu d'effet.

Je ne vis la sœur Agathe que le lendemain matin , & en présence de l'abbesse. Je lus dans ses regards qu'elle desiroit , autant que moi , une entrevue particuliere. Je m'appêrçus aussi qu'elle avoit pleuré ; ses yeux étoient rouges & abattus , & toute sa personne annonçoit le trouble de son esprit. Ces marques d'affliction redoublerent ma curiosité de connoître le mot de l'énigme ; mais je demeurai toujours dans ma cruelle incertitude. Le quatrieme

jour une religieuse vint me dire que la supérieure étant retenue par une indisposition, elle me prioit de vouloir bien rester dans mon appartement toute la journée, & que la sœur Agathe viendrait me tenir compagnie. J'affectai de paroître mécontente de ce qu'on m'ôtoit la liberté de descendre, & la religieuse me quitta.

Au bout de quelques minutes, entra la sœur Agathe ; elle vola dans mes bras ; nous nous embrassâmes. Tout ce qui s'étoit passé entre nous dans notre dernière entrevue, se présenta à notre souvenir.

« Mon aimable amie, lui dis-je, seriez-vous la sœur de Saint-Pierre ? »

— « Oh ! non, je ne suis pas la sœur ! » — « Peut-être êtes-vous quelque amie de mademoiselle d'Aulay ? » — « Hélas ! je suis elle-même ».

Bon Dieu, est-il possible ! .....  
 N'aviez-vous pas écrit à votre  
 amant une lettre que vous ordon-  
 nâtes de ne lui remettre qu'après  
 votre mort ? ... il l'a reçue ... &  
 vous vivez encore ! » — « Il est vrai,  
 répliqua la sœur Agathe, j'ai écrit  
 ce billet, & je vais vous expliquer  
 cette énigme ... Mais auparavant  
 dites-moi, ma chère demoiselle,  
 où vous avez vu mon malheureux  
 amant, ce Saint-Pierre que je  
 pleure depuis tant d'années ? .....  
 vit-il encore ? ..... se rappelle-t-il  
 encore de son Hortense ?

Je lui appris alors tout ce que  
 je savois, & je lui donnai sa lettre  
 à lire ... Elle pleura .... elle ap-  
 puya sa tête sur mon épaule, &  
 dit enfin d'une voix foible & mal  
 articulée : « Fidele & malheureux  
 Saint-Pierre ! ... que n'as-tu pas  
 souffert ! ... Hélas ! que ne souffres-  
 tu



tu pas encore!... & ton Hortense...  
Jamais... non, jamais elle ne peut  
espérer de te revoir... Ah! cruelle  
& effrayante réflexion ! »

Un nouveau torrent de larmes  
accompagna ces paroles. Je n'essayai  
pas de les arrêter, & elle revint enfin  
assez à elle pour me raconter tout  
ce qui lui étoit arrivé depuis sa der-  
niere entrevue avec Saint-Pierre....  
Je vais vous le rapporter en peu de  
mots, & en reprenant à l'endroit  
où elle fut placée dans une voiture  
& environnée par une troupe de  
gardes.

*Récit de Mademoiselle d'Aulay.*

« L'exempt s'assit à côté de moi,  
baissa les stores, & les chevaux par-  
tirent à toute bride. Je demeurai  
tout ce temps sans dire un seul mot;  
toutes mes idées étoient confondues,  
j'avois même perdu connoissance.

*II. Partie.*

K

Je recouvrai à la fin l'usage de la parole; & , surmontant ma douleur, je demandai à mon compagnon, pourquoi j'étois ainsi traitée ? Au lieu de me répondre, il essaya de prendre des libertés révoltantes. Je le repoussai, en jettant les hauts cris, & en appelant le ciel & la terre à mon secours. Il s'arrêta dans la crainte que les gardes ne l'entendissent, & il renonça à ses odieux projets.

« Ma belle demoiselle, me dit-il d'un ton railleur, vous êtes devenue tout-à-coup bien susceptible; peut-être quelques mois de séjour dans un couvent vous rendront-ils moins délicate ». — « Dans un couvent, monsieur ! m'écriai-je, est-ce que vous me conduisez dans un couvent ? » — « Sans contredit, mademoiselle. » — « Et de quelle autorité ? » — « Par lettre-de-ca-

chet, mademoiselle : s'il faisoit assez clair, ajouta ce lâche scélérat, je vous procurerois le plaisir de la lire ; mais comme c'est une chose impossible, j'espère que vous voudrez bien me croire sur ma parole. Je vous assure que je suis un parfait honnête homme, & incapable de vous tromper ». Il ajouta beaucoup d'autres choses que je ne me rappelle pas, & que j'étois incapable d'entendre, tant j'avois été effrayée par le mot de lettre-de-cachet. Mon sang se glaça dans mes veines... mon cœur cessa presque de battre, quand j'entendis prononcer ce mot redoutable. Bon Dieu, pensai-je en moi-même, que vais-je devenir ? .... que va devenir mon cher Claude... madame des Estampes.

« Je tombai alors dans un état d'insensibilité presque totale, & dont je ne revins qu'en arrivant



aux portes du couvent.... Mon brutal compagnon de voyage me voyant hors d'état de descendre , m'enleva dans ses bras.

« Je fus conduite plus morte que vive au parloir. Je me laissai tomber sur le plancher, en versant des larmes ameres. La supérieure étoit présente; j'osai lever les yeux , espérant trouver sur sa figure quelque rayon de pitié; mais je fus encore trompée dans cet espoir. Elle parut absolument insensible , & se contenta de m'ordonner froidement de me relever.

J'essayai de lui obéir; mes genoux chancelèrent , & je fus obligée de demeurer dans la même posture. Deux religieuses s'avancèrent alors vers moi , & m'aiderent à me relever , & à m'asseoir sur une chaise. Je n'y fus pas plutôt , que l'on me remit dans les mains le billet suivant. »

« L'audace que vous avez eue d'espérer entrer dans ma famille... vous, qui n'êtes qu'une femme inconnue & sans naissance, a attiré sur vous un châtiment que vous méritez à tous égards. J'ai eu le bonheur d'être instruit assez tôt du dessein de mon fils, pour l'empêcher de l'exécuter, & de déshonorer mon sang, en le mêlant avec celui d'une méprisable roturiere... Vous ne le reverrez jamais !... Et pour vous consoler, je veux bien vous apprendre, que votre amie..... votre madame Estampes, fera la victime de votre imprudence » !

LE COMTE DE SAINT-PIERRE.

« Jugez, mademoiselle, de ce que j'éprouvai, en lisant ces cruelles paroles; le papier échappa à mes mains défaillantes, & je tombai sans mouvement sur le plancher.

« En revenant de cet état , je me trouvai dans un lit. Auprès de moi étoit la sœur Marthe & une autre religieuse d'une figure moins rebutante; toutes deux chercherent à m'appaiser , mais ce fut en vain. Je fus bientôt saisie d'une fièvre violente ; cependant je ne perdis pas connoissance. Ce qui augmentoit ma maladie , étoit la nouvelle accablante de la mort de ma chere & estimable madame des Estampes ; ce coup me paroïssoit aussi cruel qu'aucun de ceux que j'avois déjà essuyés. Je pleurois continuellement , & les progrès de la maladie furent si rapides , que l'on ne put me cacher plus long-temps le danger où j'étois.

Loin de sentir aucun regret en apprenant cette nouvelle , je la reçus avec plaisir. J'écrivis alors la lettre que vous avez vue , une crise



subite m'empêcha de continuer.....  
 J'espérai vainement que cette crise  
 feroit la dernière , le ciel me ré-  
 servoit pour de plus longs malheurs.  
 Contre l'opinion de toute la com-  
 munauté , je me rétablis , mais len-  
 tement. Je demandai ma lettre ; la  
 supérieure me dit qu'elle l'avoit déjà  
 envoyée à mon amant. Ce fut pour  
 moi un nouveau chagrin. Je me  
 peignois sa situation ; je croyois  
 l'entendre déplorer son Hortense ,  
 & ses accens me déchiroient le  
 cœur. Enfin , je passois les jours &  
 les nuits dans les larmes.

« Le temps adoucit un peu la  
 violence de ma douleur , & la  
 changea en une mélancolie douce  
 & tranquille..... Je remarquai  
 bientôt un changement sensible  
 dans la conduite de la supérieure :  
 Cette indifférence rebutante avec  
 laquelle elle m'avoit d'abord re-

gardé , fit place à la plus tendre affection .... En un mot , elle employa alors les mêmes artifices dont elle fait usage avec vous , & cela pour le même but ; elle vouloit m'engager à prendre le voile , pour mériter la récompense qui lui étoit promise... Mais l'idée de mon cher Claude me fit résister à toutes ses attaques. Je résolus de me conserver pour lui. J'espérai que la providence nous réuniroit un jour... Lorsqu'on me vit si décidée à ne pas obéir , on me dit qu'il avoit été victime de la cruauté de son pere. Je crus ces rapports insidieux , & mon cœur fut déchiré de nouveau. Je retombai malade... Je me vis une seconde fois aux portes de la mort ; mais la bonté du tout-puissant a bien voulu me conserver encore... J'étois bien loin alors de regarder la vie comme un bienfait ; je haïssois

la lumière du jour... Je ne cherchois que l'obscurité & la solitude, Souvent j'ai invoqué l'ombre de mon amant, & souvent aussi mon imagination abusée me l'a représenté tendre comme autrefois, & répondant à mon évocation. Cependant, malgré ma mélancolie, mon désespoir, je résolus de ne jamais prendre le voile.... L'espérance étoit évanouie pour jamais, mais mon ressentiment subsistoit encore, & ce fut lui qui me fit éviter une démarche, qui auroit satisfait mon plus cruel ennemi.

« A l'époque de votre arrivée, mes résolutions commençoient un peu à s'affaiblir... Le ciel vous a envoyé à mon secours, & je jure devant ce ciel de ne jamais renoncer à mon amant, tant qu'il me restera la moindre probabilité de le revoir... Il me reste à vous expli-



quer pourquoi je porte mon habit actuel. La supérieure voyant qu'elle ne pouvoit me fléchir, ni par les punitions, ni par les caresses, résolut de s'assurer la pension, que le comte avoit promis de payer, aussi-tôt que j'aurois pris le voile; on lui dit donc que je l'avois fait, & je devins ainsi religieuse en apparence ».

Ainsi finit l'aimable Hortense; vous pouvez juger, Marie, combien je fus attendrie par le récit de ses malheurs... Tant que l'abbesse fut indisposée, nous eûmes la facilité de nous parler sans contrainte; mais aussi-tôt qu'elle quitta sa chambre, nous n'eûmes plus la même liberté.

Le pere le Clerc, que je voyois tous les jours, commençoit à être mécontent de la lenteur de ma conversion.... L'abbesse étoit tentée

aussi de soupçonner la sœur Agathe. Nous nous en aperçûmes, & un autre songe, dans lequel mon amie prétendoit avoir vu la supérieure arrachant de mon cœur les racines funestes de l'hérésie, & foulant aux pieds le satan, vint fort à propos lui rendre tout son crédit. Nous devions la première partie de ce songe à Mahomet, qui assura, avec la même bonne-foi, qu'il avoit vu l'ange Gabriel lui ouvrir le cœur, & en arracher la tache du péché originel.

Mais, quoique l'abbesse fut bien convaincue alors du zèle de mon amie, elle imagina que ses exhortations n'étoient pas assez puissantes pour opérer cette conversion si désirée... Sœur Marthe rentra donc une seconde fois en exercice.

D'après le désir de la supérieure, mon amie feignit une indisposition

qui devoit la retenir quelques jours dans son appartement. Mais elle eut soin de m'en donner avis, ce qui m'empêcha d'être aussi surprise en effet que j'affectai de l'être, lorsque la sœur Marthe fut nommée pour me tenir compagnie.

Elle renouvela ses attaques en m'entretenant, à son ordinaire, des tourmens de l'éternité, que je devois souffrir infailliblement, si je persistois dans ma disposition d'esprit actuelle. Elle me fit même une énumération fort longue des différens genres de supplices, & aussi exacte que si elle eût jamais été dans ce séjour d'horreur.

Mais je ne vous fatiguerai pas de ses discours rebutans, & qui étoient toujours sur le même style. Le pere le Clerc cependant m'assommoit chaque jour de ses ennuyeuses controverses, au point



que fatiguée de ses importunités , je lui déclarai sincèrement , que j'étois trop fermement attachée à ma religion pour en changer jamais ; & me jettant de nouveau aux pieds de la supérieure , je la suppliai de me rendre ma liberté. Mais voyant qu'elle étoit sourde à mes prières , je me levai précipitamment , & , prenant un ton décidé , je lui dis que je ne doutois pas que le ciel ne me délivrât de son pouvoir , & ne punît la perfidie de mon oncle.

Elle parut étonnée de cet effort de résolution , auquel elle ne s'attendoit pas ; & , se tournant vers la sœur Agathe , qui se trouva présente , elle l'honora d'un regard de faveur. Elle continua cependant à garder le silence , & je me retirai à mon appartement , sans que personne cherchât à me retenir.

Au bout d'une demi-heure environ , je fus très-surprise de voir entrer la sœur Agathe. Elle commença d'abord par me gronder doucement de mon extrême sincérité, après quoi elle m'apprit qu'elle avoit persuadé à la supérieure & au pere le Clerc, qu'ils avoient suivi une mauvaise méthode. Mais sur la promesse qu'elle leur avoit donnée de me faire changer de sentimens, ils lui avoient permis de nouveau de me tenir compagnie.

La supérieure nous permettoit régulièrement d'aller faire un tour de jardin. Un jour que nous nous y promenions, j'apperçus dans la muraille une ouverture, qui étoit occasionnée par la chute de quelques grosses pierres, lesquelles s'étoient détachées la veille, ce qui n'avoit été découvert que par mon amie & moi.

Nous en approchâmes précipitamment , en regardant autour de nous à chaque pas. La forêt qui borde les jardins , retentissoit des coups d'une hache ; & , en regardant par l'ouverture , nous vîmes un jeune homme occupé à couper du bois. Mon cœur palpita de joie , ainsi que celui de la sœur Agathe. A l'aide de quelques efforts , le trou devint bientôt assez grand , pour que nous puissions être apperçues.

Le jeune homme tourna les yeux vers nous , & nous lui fîmes aussitôt signe d'approcher. Il obéit : je le priai d'attendre un instant , & , prenant mon crayon , j'écrivis ces mots.

« Qui que vous soyez , je vous  
 » supplie , je vous conjure , pour  
 » l'amour de celui qui est mort pour  
 » nous sauver tous , de me rendre  
 » le service que je vous demande....  
 » Soyez ici dans trois jours , à la



» même heure, je vous donnerai une  
 » lettre que vous porterez à la poste  
 » voisine... En attendant une plus  
 » grande récompense, je joins ici  
 » une petite somme ».

Craignant d'être interrompue, je me hâtai de mettre ce billet & cinq guinées dans un mouchoir ; & , après l'avoir bien lié , je le jettai par l'ouverture.

Je le lui vis ramasser , mais je ne voulus pas rester pour voir l'événement , & je rentrai au couvent avec la sœur Agathe. Heureusement pour moi , M. Woodville avoit oublié de m'ôter mon écritoire ; en conséquence , au lieu de prendre aucun repos , je me suis occupée à écrire une partie de ce paquet.

Le lendemain on apporta à l'abbesse quelques lettres, dont elle me remit une qui étoit de mon oncle & à mon adresse.... Le contenu

étoit bien propre à détromper la supérieure , si l'on eût surpris sa bonne foi. M. Woodville s'informoit , d'un ton railleur , si je me plaisois dans ma situation actuelle , ce qu'il concluoit en ne me voyant témoigner aucun desir d'en changer. Il me menaçoit ensuite , si je ne consentois pas à épouser sur-le-champ mon cousin , de me forcer à passer toute ma vie dans un couvent , & de faire répandre le bruit de ma mort , ce qui assureroit ma fortune à des personnes qui la méritoient plus que moi.

Je montrai cette lettre à la supérieure , pour l'empêcher d'alléguer désormais l'ignorance où elle étoit des vrais desseins de mon oncle.

« Madame , lui dis-je , lisez ceci , & vous verrez que M. Woodville vous a trompé , ainsi que moi » .

Après avoir lu la lettre , elle leva

les yeux & les mains au ciel , en signe d'étonnement. « En effet, me dit-elle , j'ai été trompée , mais je suis convaincue , ma chere , que le ciel qui fait toujours tirer le bien du mal , a obligé votre oncle , par une impulsion irrésistible , à agir comme il l'a fait ; & que , tandis qu'il croyoit ne suivre que ses projets , il contribuoit à remplir les décrets de la providence » .

Je vous avoue que je ne m'attendois pas à une pareille réplique. Je ne dis rien cependant ; mais je me retirai sur-le-champ pour répondre à cette épître , ce que je fis d'un ton que vous pouvez aisément vous imaginer.

Marie, ma lampe s'éteint, je n'ai que le temps de vous dire adieu.... Ah!.... j'entends la sœur Marthe.



## L E T T R E   X X I.

*De Miss Craven à Madame Craven.*

**N**OUVELLES! nouvelles! Nous avons reçu, de Sophie, une lettre que je ne puis vous envoyer; car elle a repris, sur l'aile des vents, la route de Paris... Elle vit encore, se porte fort bien, & est toujours joyeuse; mais Dieu sait où elle est. Seulement, elle y a eu déjà l'aventure la plus romanesque..... La maîtresse de Saint-Pierre, la belle Hortense, que Sophie a rencontrée en habit de religieuse, & qui n'est pas religieuse!..... En un mot, c'est la plus jolie & la plus incompréhensible affaire du monde, mais elle est trop compliquée, pour

( 236 )

que je me charge de vous la raconter. Ainsi , ma chere maman , il faut que vous remettiez votre curiosité , jusqu'au retour de cette délicieuse épître. Adieu.

LUCINDE CRAVEN.

*Fin de la Seconde Partie.*



